

THÉÂTRE

Le faux comme point de départ

Page E 3



CINÉMA

Manderlay: la liberté au bout du fusil

Page E 9

LE DEVOIR

CULTURE

OPÉRA

C'est un opéra de Mozart peu connu du grand public, *La Clemenza di Tito*, qui prend l'affiche de l'Opéra de Montréal ce soir pour cinq représentations. Bernard Labadie et le metteur en scène Chas Rader-Schieber sauront-ils nous convaincre que cette *Clémence de Titus* est le chef-d'œuvre tardif de Mozart tant vanté?

CHRISTOPHE HUSS

S'il y a un mystère dans le monde lyrique des dix dernières années, c'est vraiment l'engouement universel des directeurs d'opéras pour cet opéra sérieux en deux actes composé par Mozart en six semaines sur le chemin de Prague dans les derniers mois de son existence, parallèlement à *La Flûte enchantée*, créée le même mois — septembre 1791 — à Vienne.

Dans l'une de ses très rares entrevues, James Levine, directeur artistique du Metropolitan Opera, décrivait il y a deux mois au *New York Magazine* l'évolution de sa relation à certaines œuvres en prenant pour exemple archétypique *La Clemenza di Tito*: «C'est comme quand vous aimez quelqu'un et que vous découvrez des facettes de cette personne qui vous la font aimer toujours plus.»

Un opéra sérieux

On comprend que les programmeurs n'aient pas voulu, en cette année commémorative, abonder dans la consécration répétée des *Noces de Figaro*, de *Così fan tutte*, de *Don Giovanni* et de *La Flûte enchantée*. Mais, étonnamment, *La Clémence de Titus* a tout raflé, au nez et à la barbe d'*Idoménée*, un authentique chef-d'œuvre, et de *L'Enlèvement au sérail*.

Ne déduisez pas de ce préambule que *La Clemenza*, totalement oubliée du répertoire du milieu du XIX^e siècle au milieu du XX^e siècle et, semble-t-il, qualifiée par l'impératrice Marie-Louise à l'issue de sa création de «cochonnerie allemande», est un opéra inintéressant. On y trouve une très belle ouverture et au moins trois moments fascinants: le quintette avec chœur *Deh, conservate, o Dei*, qui scelle l'acte 1 et rappelle la dernière scène du Commandeur dans *Don Giovanni*; l'air de Sextus *Deh, per questo isante solo* au deuxième acte et l'air ultime de Vitellia *Non più di fiori vaghe catene*.

Chacun ajoutera, selon ses goûts, quelques moments à ce noyau, par exemple le trop bref duetto *Ah, perdona la primo affetto* du premier acte. On remarquera également la place de la clarinette dans cet opéra, Mozart s'étant alors entiché de cet instrument. Il avait d'ailleurs composé l'air très escarpé de Vitellia antérieurement à l'opéra pour une fameuse cantatrice tchèque et son ami le clarinetiste Anton Stadler.

Si *La Clemenza di Tito* n'est pas un opéra aussi immédiatement enthousiasmant que les plus fameux des ouvrages lyriques de Mozart, c'est sans doute essentiellement une question de rythme. Le genre de l'*opera seria*, ou opéra sérieux, ne prête pas à la rigolade, contrairement à l'*opera buffa*, une comédie en musique. Né à Naples, l'*opera seria*, qui marque l'opéra italien du XVIII^e siècle, aime utiliser des sujets mythologiques pour en tirer des leçons et participer, par sa rhétorique, à l'édification du public. Il alterne récitatifs, qui racontent l'histoire, et airs, dans lesquels les personnages livrent leurs états d'âme. Ces confessions se répètent

Titus,
bon
empereur,
pardonne
à tout le
monde pour
le bien
de Rome.
Amen!

parfois (*arie da capo*), ce qui peut donner l'impression que l'ensemble tourne en rond.

Le prince du genre en matière de textes pour l'*opera seria* fut Pietro Metastasio (1698-1782), qui est aussi à l'origine du livret de Caterino Mazzolà pour *La Clemenza di Tito*. *La Clémence de Titus* déroge au code strict de l'*opera seria* par plusieurs aspects: l'action est ramassée en deux actes plutôt que trois et Mozart et son librettiste y ont introduit

des ensembles (duos, trios). Le Festival Orford, l'an passé, avait eu l'idée de remplacer les récitatifs par une narration, arguant du fait (avéré) que les récitatifs secco sont en fait de Süssmayr — Mozart ne pouvait quand même pas tout faire en six semaines. Mauvaise idée, cette narration fut un naufrage. Tant qu'à trouver *La Clemenza* trop longue ou potentiellement ennuyeuse, autant ne pas la monter!

Une vengeance

L'action de *La Clémence de Titus* se déroule à Rome vers l'an 80. Vitellia, personnage central, prépare une vengeance contre Titus, l'empereur. Titus est amoureux de Bérénice, fille du roi de Judée. Vitellia, anciennement amoureuse de Titus, voit son amour déçu et son ambition de pouvoir s'évanouir. Elle essaie de faire tuer Titus par Sextus, ami de l'empereur mais qui est amoureux d'elle. Lorsque Titus renonce à Bérénice, Vitellia reprend espoir et suspend ses projets d'assassinat... pour peu de temps, car Titus a jeté son dévolu sur Servilia, sœur de Sextus.

Comme les choses seraient trop simples sans une péripétie supplémentaire, ladite Servilia a été promise par Sextus à un de ses amis, un dénommé Annius.

VOIR PAGE E 2: CLÉMENCE

Six
semaines
pour une
Clémence



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

les cahiers
DU 27 JUIN

Disponible en librairie

UNE REVUE INDÉPENDANTE AU CARREFOUR DE L'ACTION ET DE LA RÉFLEXION

LANCEMENT

5 à 7
jeudi 16 mars
à Montréal
au Va-et-Vient3706, rue Notre-Dame Ouest
(Métro Lionel-Groulx)Renseignement et
achat de la revue:
(514) 729-4933DOSSIER
PRIVÉS OU
PUBLICS?FORUM
Jocelyn Létourneau
et Jonathan Valois sur
l'avenir du Québec

ÉDITORIAL

Pour un progressisme pragmatique.
Dialogue sur la luciditéLA PHILOSOPHIE DANS
LE MONDE ACTUELLuc Bégin: Qu'est-on en droit
d'attendre des éthiciens?

DIALOGUE

Dialogue avec Nancy Neamtan
et Ruth Rose sur le Québec
et les mouvements sociaux

Culture

Le métro aux artistes!



Odile Tremblay

Les stations de métro, c'est pas toujours jojo: des inconnus qui se croisent sans se regarder, absorbés dans leurs bulles. Des aires de pas perdus, tellement perdus qu'on n'y voit à vrai dire personne à travers la nuée.

Lundi, après avoir entendu parler de l'événement «Mozart dans le métro», j'ai couru m'y pointer, traversant les courants d'air de l'effet piston, intriguée. L'Opéra de Montréal, en collaboration avec la Société des transports de la ville, 250 ans après la naissance de Mozart, conviait cette semaine la vaste population des transports en commun dans plusieurs stations de métro. Au milieu du brouhaha général, des jeunes chanteurs de l'Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal allaient entonner des airs tirés du répertoire mozartien. Oyez! Oyez!

J'ai assisté à un de ces concerts publics à la station Place-des-Arts, mais les spectacles se sont échelonnés toute la semaine ailleurs aussi: stations Bonaventure, Berri-UQAM, Atwater, etc. Toujours à 16h30, heure où les bureaux déversent leur flot humain.

L'anniversaire du compositeur prodige était l'occasion d'une rencontre entre l'art lyrique et le grand public, au moment où l'Opéra de Montréal, mal en point, se cherche de nouveaux auditeurs. Entre 700 000 et 800 000 personnes prennent le métro chaque jour. Ça fait beaucoup de convives à inviter aux *Noces de Figaro*.

Le fantôme de Mozart devait s'y sentir bien loin des fastes et des coupe-gorges de la Vienne et de la Prague d'antan, tout en trouvant miraculeux que les Montréalais du XXI^e siècle ferment leurs baladeurs, éteignent leurs cellulaires pour se baigner de ses harmonies.

Les gens allaient-ils s'arrêter quelques minutes avant de s'engouffrer vite fait dans leurs wagons respectifs? Mais non.

Tout un attroupelement s'est bel et bien formé autour des chanteurs. Même la sans-abri qui me quète des trente sous, quand je la croise rue de Bleury, a soudain fendu la foule comme un oiseau, sitôt posée, sitôt envolée. Des étudiants émergeant de l'UQAM, des badauds, jeunes et vieux, des parents avec leurs enfants en relâche scolaire se sont mis à l'arrêt, attentifs aux arias, aux duos, aux trios chantants qui tiraient leurs airs de *Don Giovanni*, de *Così fan tutte*, des *Noces de Figaro*, de *La Flûte enchantée*. Entonnant des lieder aussi.

«C'est fou à quel point Mozart marche fort auprès des enfants», m'a fait remarquer une amie musicienne.

De fait, les petits étaient là bouche bée, sauf un tout jeune qui pleurait un peu. Les rames faisaient leur bruit derrière, comme un roulement de fond. Un baryton, Alexandre Sylvestre, comédien-né, amusa la foule en

bombant le torse, avec des mimiques et des grands gestes, nous servant surtout sa belle voix. Celle de Pascale Beaudin s'envolait plus haut, comme celle d'un rossignol. Chouette concert, sans chapeau tendu. Des spectateurs y allaient même de demandes spéciales. Mozart aime bien le métro. C'est son fantôme qui nous l'a dit.

Elles sont tellement déprimantes au départ, ces entrailles urbaines là, au coude à coude anonyme, au cocktail d'odeurs corporelles. Et que je te pousse! L'art à la rescousse de la grande déprime souterraine... pour quoi pas, au juste?

J'ai couru au devant des gens qui désirent transformer notre métro en agora culturelle. Il y en a. Le phénomène est dans l'air du temps, à Londres comme à Paris, à Montréal aussi. Et c'est vraiment une bonne idée.

Prenez Danielle Shelton, par exemple. Depuis l'automne 2003, cette éditrice (chez Adage) s'est démenée pour insuffler de la poésie dans le ventre urbain, dégoutant des commanditaires (le Conseil des arts du Canada, entre autres). Sur des afficheurs électroniques du métro, des capsules de poésie sont apparues.

«Nous poreux et perméables à la souffrance / sommes pleins de trous d'esérance / nous croyons encore à la plaine promise.» Les mots de Jacques Brault ont défilé un moment. D'autres lui ont succédé.

Depuis deux ans et demi, 96 capsules par année sont lancées comme des bouteilles à la mer, des mots de poètes québécois vivants. Danielle Shelton a l'impression, à travers eux, de participer à une campagne contre le suicide. Aucune poésie noire, seulement des

portes ouvertes. «On veut remonter le moral des usagers du métro», m'a-t-elle dit. Vaste programme!

Du coup, elle a semé d'autres poèmes depuis six mois sur des affiches des quais, jusque sur le haut des autobus. L'été prochain, elle organise un jumelage avec le métro de Paris. Poésie québécoise à Paris, poésie française à Montréal.

À l'événement Mozart dans le métro, j'ai rencontré aussi ma copine Sylvie Bussièrès. Elle est conseillère corporative à la Société de transport de Montréal, mais issue du milieu des arts, brûle de mettre un peu de beauté dans le grand va-et-vient. Ses projets la rendent tout excitée, à vrai dire. C'est qu'elle désire une vraie programmation culturelle pour le métro, avec des activités tous les mois. D'ici un an au plus, Sylvie se propose de créer des partenariats avec le milieu des arts pour offrir ces lieux de diffusion souterrains. Ça se traduirait en expos de photos, de sculptures, en concerts, en spectacles de théâtre, de danse. *Sky is the limit!*

«On veut rendre les déplacements agréables, mais aussi faire connaître des disciplines méconnues. Bref, ce serait bénéfique pour tout le monde», conclut Sylvie Bussièrès.

Il fut un temps où Agrès Grossman présentait des miniconcerts dans le métro avec son Orchestre métropolitain. Suffit de s'y remettre, en somme, toutes disciplines confondues.

Mozart a goûté l'expérience. Pourquoi pas les autres? On a envie, comme ça, de les y encourager.

otremblay@ledevoir.com

CLÉMENCE

SUITE DE LA PAGE E 1

Pour clarifier tout cela, Mozart fait chanter les rôles d'Annius et de Sextus par des femmes! Apprenant que Servilia aime Annius, et touché par ces grands sentiments, Titus décide finalement d'épouser Vitellia. Mais celle-ci a déjà relancé Sextus aux troupes de l'empereur. Elle ne peut plus l'arrêter: les conjurés mettent le Capitole en flammes. Fin de l'acte 1.

S'il y a un acte 2 c'est parce que, comme Arnold Schwarzenegger ou Bruce Willis dans les meilleurs films hollywoodiens, Titus surgit des flammes (ou presque). Sextus lui avoue sa culpabilité et décide de

protéger la réputation de Vitellia. Titus, le grand benêt de service, qui veut que son pouvoir soit fondé sur l'amour, ne comprend pas comment son ami a pu se retourner contre lui mais le condamne à mort, avant de se raviser. Or Vitellia, qui n'a pas eu vent de la grâce, s'accuse à son tour. Titus est à nouveau torturé, mais, bon empereur, pardonne à tout le monde pour le bien de Rome. Amen!

Nouveautés

Le bouillonnement autour de *La Clémence de Titus* se manifeste chez les éditeurs de CD et de DVD. Le seul mois dernier nous a apporté deux nouveaux enregistrements.

Chez Deutsche Grammophon, une nouvelle intégrale en CD met en valeur le Sextus de Magdalena Kozena et la Vitellia d'Hillevi Martinpelto sous la baguette de Charles Mackerras. Hélas, cette intégrale ne compte pour rien dans la discographie en raison de prestations masculines calamiteuses. Les hommes du chœur de chambre d'Écosse érucitent leurs notes, le ténor Rainer Trost à l'air de se gargariser plutôt que de chanter et John Reylea en Publio est inexistant.

En DVD, Opus Arte publie *La Clémence de Titus* enregistrée à l'Opéra Garnier, à Paris, en mai et juin 2005. Gérard Mortier, le nouveau directeur, a voulu effacer un

spectacle monté par son prédécesseur Hugues Gall. Ce spectacle type, affectionné par Mortier, se déroule dans un décorum glacé (1^{er} acte) qui pourrait être celui d'un sanatorium. Il y a pourtant quelques images esthétisantes réussies, dont celle qui orne le DVD. Le spectacle vit par des éclairages très élaborés et la présence de deux chanteuses belles et enflammées: Susan Graham en Sextus et Catherine Naglestad en Vitellia. Mais les deux hommes sont tout aussi épouvantables, le pauvre Christoph Prégardien (Titus) s'époumonant presque autant que dans la *Passion selon saint Jean* de Bach à Montréal. Les amateurs de spectacles cliniques

centrés sur les seuls acteurs seront peut-être intéressés.

Pour l'instant, trois enregistrements discographiques dominent les débats — ceux d'Istvan Kertesz à Vienne en 1967 (Decca), de John Eliot Gardiner en concert à Londres en 1990 (Archiv) et de Nikolaus Harnoncourt à Zurich en 1993 (Teldec).

Collaborateur du Devoir

LA CLÉMENCE DE TITUS

Opéra en deux actes de Wolfgang Amadeus Mozart et Caterino Mazzola (Prague 1791). Avec Frédéric Antoun (Titus), Emma Bell (Vitellia), Monica Groop (Sextus), Julie Boulianne (Annius), Hélène Guilmette (Servilia), Joshua Hopkins (Publius). Chœur de l'Opéra de Montréal, Les Violons du Roy, dir.: Bernard Labadie. Mise en scène: Chas Rader-Schieber pour l'Opéra



de Santa Fe. Décors et costumes: David Zinn. Éclairages: Lenore Doxsee. À la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts les 11, 15, 18, 20 et 23 mars à 20h. Renseignements: (514) 985-2258.

Encore une fois, si vous permettez

de Michel Tremblay

Une production du Théâtre les gens d'en bas en codiffusion avec le Théâtre d'aujourd'hui

Mise en scène Louise Laprade - Assistance à la mise en scène Martin Émond avec Louison Danis et Daniel Simard

Lumières André Rioux - Décor Richard Lacroix - Costumes Mérédith Caron - Environnement sonore Larsen Lupin

Direction artistique Eudore Belzile

Masque de la production Régions 2003

«...Je ne me souviens pas avoir vu une ovation aussi spontanée»
Franco Nuovo, Radio-Canada

«Louison Danis... un souffle impressionnant, un naturel déconcertant, une sensibilité admirable... et un bonheur évident!»
Dominique Lachance, Journal de Montréal

«...Michel Tremblay ouvre la porte sur ses retrouvailles personnelles tout en nous offrant une œuvre artistique entière.»
Jude Berubé, La Presse

«...Louison Danis, pétillante de vie et émuante... Daniel Simard très juste... Une mise en scène remarquable de Louise Laprade»
Solange Lévesque, Le Devoir

«Une mère plus vraie que vraie, théâtrale, héroïco-comique, aimante mais véhémente. Louison Danis la reçoit dix sur dix»
Jean St-Hilaire, Le Soleil

du 28 février au 25 mars au Théâtre d'aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis, Montréal (Métro Sherbrooke)
www.theatredaujourd'hui.qc.ca 514 282-3900

Supplémentaires!
19 et 26 mars

LE CHÂTEAU
de FRANZ KAFKA

Adaptation et mise en scène
Jean-Marie PAPAPIETRO
assisté de Jean-Sébastien PILON

Traduction d'Alexandre Vialatte et de Bernard Lortholary

Avec
Roch Aubert, Jean-Robert Bourdage, Christine Filteau,
Claire Gagnon, Denis Gravelleaux, Georges Molnar, Christophe Rapi, Aurélie Spooen, François Trudel, Jean Turcotte.

DU 7 AU 25 MARS

ON JOUE AU [PROSPERO]!

Billetterie 526 6582
Admission 790 1245

Une production du Théâtre de Fortune en codiffusion avec Le Groupe de la Veillée

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE
en coproduction avec
GAGARIN WAY
TRANS-THÉÂTRE
présentent

De GREGORY BURKE
Traduction YVAN BIENVENUE
Mise en scène MICHEL MONTY
Avec DAVID BOUTIN
DANIEL GADOUAS
STÉPHANE JACQUES
FRANCIS POULIN

07 mars
au
01^{er} avril
2006

Supplémentaires
18 mars - 25 mars - 1^{er} avril
Samedi - 15 heures

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC
www.theatrelalicorne.com
LA LICORNE 514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595

Partenaires de la saison
Télé-Québec LE DEVOIR

«(...) imbibée de cynisme et d'humour vitriolique (...) Gagarin Way se fonde aux murs de La Licorne comme un uppercut à un gant de boxe.»
La Presse

«En plus d'être une métaphore sidérante, Gagarin Way s'avère par surcroît une formidable machine à jouer.»
Le Devoir

Gagarin Way. Retenez ce titre. Du texte (...) à la mise en scène efficace et ferme (...), en passant par le jeu époustouflant des quatre comédiens, tout est réussi ici. (...) une production admirable.
ICI

wit

Texte MARGARET EDSON Traduction MARYSE WARDA Mise en scène DENISE GUILBAULT

Avec Charles Baillargeon, Pascale Dénommée, Françoise Faucher, Ève Gadouas, Robert Lalonde, Jean-François Nadeau, Dominique Pétin, Louise Turcot

Concepteurs Étienne Boucher, Florence Cornet, Catherine Gadouas, Mathieu Gatien, Ève-Line Leduc, Pierre-Étienne Locas

Une production du Théâtre de Quat'Sous

DU 13 FÉVRIER AU 18 MARS 2006
514-845-7277

COMPLÉT 11, 14, 15, 16, 17 et 18 mars
SUPPLÉMENTAIRES
21 et 22 mars à 20h

www.quatsous.com

Culture

THÉÂTRE

Le faux comme point de départ

Un étrange Turandot masqué prend l'affiche au Théâtre Denise-Pelletier

Fasciné tout autant par les masques de la *commedia dell'arte* que par les traditions théâtrales orientales, le metteur en scène Hugo Bélanger propose un objet théâtral non identifié (otni) avec le *Turandot* qu'il présente au TDP. Plongée en apnée dans un monde où la qualité du faux définit le vrai...

MICHEL BÉLAIR

Comme tout le monde (enfin presque tout le monde), j'ai pensé à Puccini en voyant qu'un *Turandot* allait prendre l'affiche au Théâtre Denise-Pelletier. Eh bien, je me suis mis le doigt dans l'œil; j'avais tout faux...

Ce n'est pas du côté du maître de l'opéra italien qu'il fallait regarder mais bien plutôt du côté de Carlo Gozzi, un contemporain de Goldoni, peu joué de nos jours, qui a consacré toute sa vie à la *commedia dell'arte* et qui est l'auteur de la «fable exotique» dont s'est inspiré Puccini pour son dernier opéra. C'est Hugo Bélanger qui me raconte tout cela (enfin presque tout, puisque j'avais quand même *googlé* sur le sujet avant de me pointer). Nous sommes dans un petit café sympathique non loin de l'École nationale, rue Saint-Denis. Et le jeune metteur en scène prend un plaisir non déguisé à me faire partager son enthousiasme.

Le kibuka

Je savais de ce verbomoteur qu'il dirige sa propre compagnie, le Théâtre Tout à Trac, et que les gens du Théâtre Denise-Pelletier lui ont donné le mandat d'amener *Turandot* chez eux, confiants que la production allait connaître autant de succès auprès de ses jeunes spectateurs que *Le Comte de Monte-Cristo* et autres *Edmond Dantès* qui triomphent là depuis quelques années.

« Au départ, j'avais le goût de travailler cette histoire tragique avec des masques »

C'est au TDP aussi qu'on m'a précisé que Bélanger aimait bien travailler avec des masques et des marionnettes. En fouillant un peu, on peut aussi découvrir qu'il a déjà monté un spectacle portant le titre de *L'Amour des trois oranges* sur un canevas de Carlo Gozzi, encore, et que c'est lui qui a signé la mise en scène de *L'Oiseau vert* (d'après Gozzi toujours...) à Fred Barry en 2004, un spectacle dont on a dit beaucoup de bien et qui tourne encore un peu partout au Québec.

Hugo Bélanger parle d'abondance donc, et de façon absolument passionnante, de Carlo Gozzi, de la *commedia dell'arte* et de son *Turandot*... De cet étonnant assemblage de conventions, de ce faux conte arabo-chinois au départ qui mettra en scène, dès mercredi qui vient, de faux Italiens et de faux Orientaux se rencontrant sur une montagne de têtes coupées...

« Au départ, j'avais le goût de travailler cette histoire tragique avec des masques », explique le metteur en scène — tragique parce que, rappelons-le, la princesse *Turandot* propose une énigme à ses prétendants et qu'elle leur fait trancher la tête s'ils n'en trouvent pas la clé. « Comme la *commedia dell'arte*, la tradition théâtrale asiatique s'appuyait aussi beaucoup sur le masque, qui est à l'origine des maquillages très typés qu'on retrouve aujourd'hui dans des formes comme le *no*, le *kabuki* ou même le *bunraku* pour les marionnettes.

Mais nous ne prétendons surtout pas faire du *no* ou du *kabuki*; il faut des années pour en maîtriser la pratique. J'aime mieux parler d'un « espace théâtral asiatique ». En fait, j'ai demandé à tous les membres de l'équipe, comédiens, musicien et concepteurs, de trouver l'Orient en eux, de s'orienter quoi... »

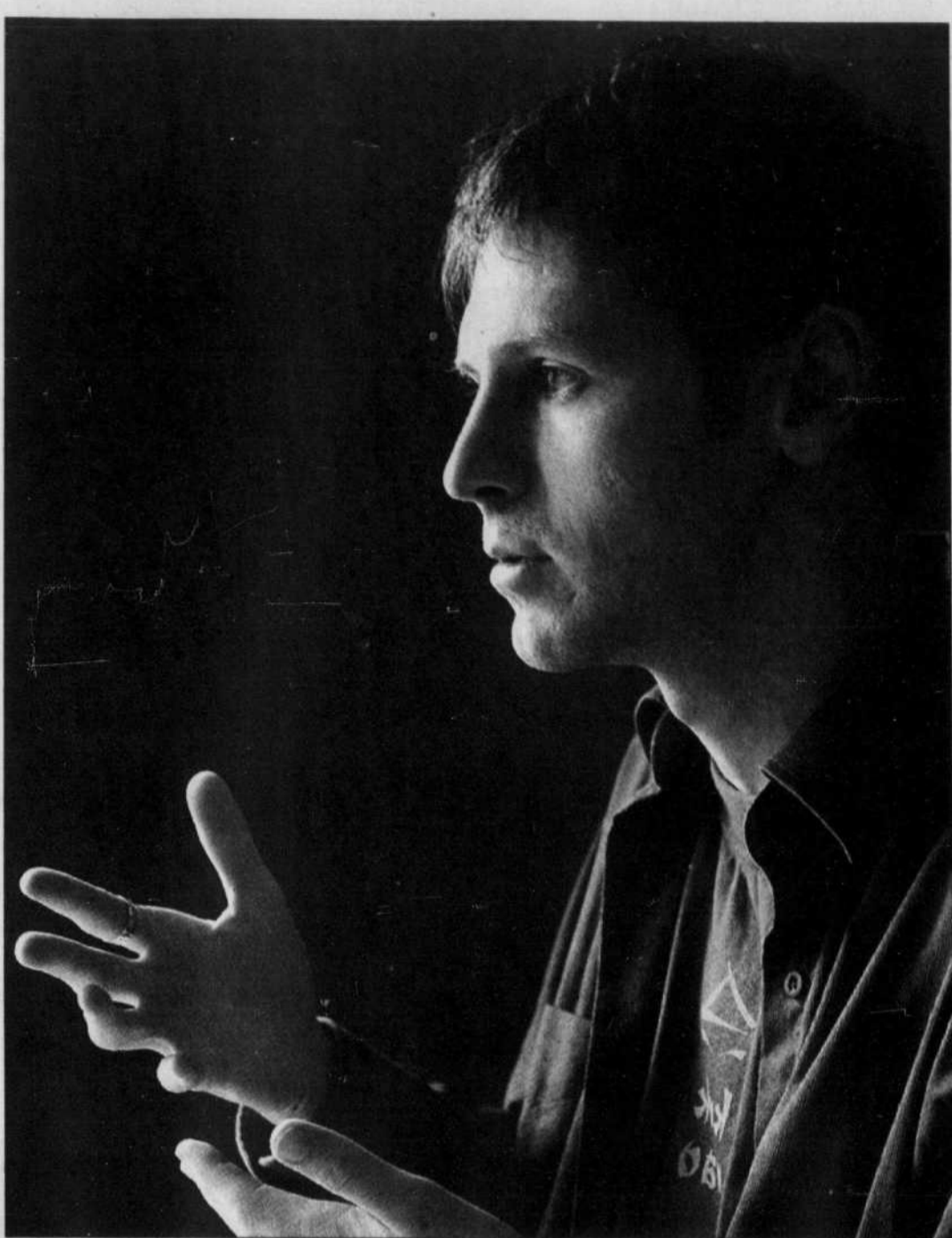
Sous ses facéties, Hugo Bélanger parle d'abord de rigueur. C'est avec les finissants de l'École de théâtre de Saint-Hyacinthe — qui forment d'ailleurs encore la moitié de la distribution du nouveau *Turandot* — qu'il a abordé l'œuvre pour un spectacle de fin d'année. « Mais c'est en creusant davantage le spectacle pour le TDP, en en reprenant la conception, que nous nous sommes inventé une nouvelle forme de théâtre, dit-il en riant: le «kibuka». C'est en fait un espace traditionnel asiatique complètement faux. Une sorte de tradition redécouverte qui n'a jamais vraiment existé et sur laquelle nous avons beaucoup travaillé. Et c'est en faisant du prince qui va résoudre l'énigme un Italien qu'on a fait le lien avec la *commedia dell'arte*... Ce qui nous a permis de creuser aussi tout un espace de dualités, de rencontres: le tragique et le comique; l'Orient et l'Occident; l'homme et la femme, aussi, puisque la princesse n'accumule pas les têtes coupées sans raison... »

Passages et rencontres

Commedia dell'arte et tradition orientale: l'idée n'est pas si farfelue qu'il y paraît. Bien au contraire. À l'époque de Gozzi, Venise était encore une grande capitale mondiale. C'est de là qu'est parti Marco Polo. C'est là qu'arrivaient les bateaux chargés des richesses de l'Orient. Et c'est là aussi qu'a pu se manifester un des premiers amalgames entre la culture orientale et l'Occident. Va pour le «kibuka», pourquoi pas...

Mais il y a aussi que Gozzi — l'auteur de la «fable exotique», ne l'oublions pas — travaillait à partir de canevas et que les rares manuscrits qu'on a retrouvés laissaient beaucoup de place à l'improvisation. Hugo Bélanger abordait là un territoire qu'il connaît fort bien puisqu'il est aussi de l'école du théâtre de rue. « Comme tous les comédiens à son époque, Gozzi jouait dans la rue, n'importe où. Ces gens-là devaient absolument réussir à attirer l'attention des passants s'ils voulaient manger; c'est leur survie qui en dépendait et ils n'avaient pas le choix d'être bons. Comme ceux qui font du théâtre de rue aujourd'hui, ils se définissaient autant par l'urgence que par le plaisir de jouer. Et pour eux aussi, les masques et les codes inventés contribuaient à la magie du théâtre. »

Avec son équipe du Tout à Trac, Hugo Bélanger a donc greffé une nouvelle série de codes inventés à ceux qu'on utilisait à l'époque de Gozzi, une sorte d'esthétique asiatique pour public occidental. « Il était important, poursuit-il, de trouver des référents qui aient un écho ici, même s'ils n'en ont aucun dans



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour sa *Princesse Turandot*, le metteur en scène Hugo Bélanger s'est inspiré de Carlo Gozzi, un contemporain de Goldoni, peu joué de nos jours, qui a consacré toute sa vie à la *commedia dell'arte* et qui est l'auteur de la «fable exotique» dont s'est inspiré Puccini pour son dernier opéra.

la tradition théâtrale orientale. Comme le *tatami*, par exemple. Vous n'en verrez nulle part dans les productions traditionnelles, mais ici, un *tatami* est tout de suite perçu comme un symbole oriental qui implique presque automatiquement l'idée d'un rituel. En approchant tout cela avec rigueur et sérieux, en plaçant clairement les codes de ces nouvelles conventions, en trouvant toujours ce qui est juste plutôt que ce qui est vrai, les espaces de jeu s'en trouvent multipliés. »

Dans cette fausse Asie rêvée où se déroule la pièce, le metteur en scène a choisi de travailler à partir de grands tableaux où l'on sera

happé autant par un style de jeu que par des images très « parlantes ». Tous les rôles d'Asiatiques y seront joués par des femmes et tous les Italiens, par des hommes. Et c'est d'abord de rencontres qu'il sera question. « Cela deviendra évident dans la deuxième partie du spectacle, qui est moins tragique puisque le prince italien aura résolu l'énigme de la princesse *Turandot*, ce qui rendra possible le mélange entre ces deux univers culturels si différents. Au bout du compte, ils arriveront à cohabiter sans que l'un écrase l'autre, sans qu'il y ait conquête, et c'est à ce moment que toutes les dualités

évoquées tout au long du spectacle devraient apparaître comme autant de lieux de passage. »

N'empêche que ce mélange des genres est pour le moins intrigant et qu'il faudra constater sur place si la mayonnaise prend. On s'y verra peut-être.

Le Devoir

LA PRINCESSE TURANDOT

D'après Carlo Gozzi. Adaptation et mise en scène: Hugo Bélanger. Au Théâtre Denise-Pelletier du 15 mars au 6 avril.



MARC-ANTOINE DUHAIME

La princesse Turandot et son père l'empereur

La robe de mariée de Gisèle Schmidt

Texte et mise en scène
Julie Vincent

Avec
Éric Cabana
Jacinthe Laguë
Paul Savoie
Julie Vincent

Une coproduction
Théâtre PàP et
Singulier Pluriel

À Espace GO du 21 mars au 15 avril 2006
4890, boulevard Saint-Laurent, Montréal
Réservations: 514.845.4890 Réseau Admission: 514.790.1245
Complices: Angelo Barsetti, Olivier Girard, Catherine La Frenière, Karine Lapierre, Geneviève Lizotte, François Roupinian, Michel Smith. Direction artistique: Claude Poissant

Le Ballet national du Canada
avec l'Orchestre du CNA

SÉRIE BAILLET **CANRIL**

UN CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE

23 AU 25 MARS
Salle Southam 20 h

Une farce française pétillante mettant en vedette le beau monde de la Belle Époque — une production éblouissante!

Avertissement: ne convient pas aux jeunes enfants.

NOUVEAU! **BUZZ endirect** **ticketmaster.ca**

HEURES D'OUVERTURE DE LA BILLETTERIE DU CNA
du mardi au samedi 10h à 21h
www.nac-cna.ca

TARIFS ET FORAITS DE GROUPE
1-877-999-1111
www.nac-cna.ca

INFO: WWW.NAC-CNA.CA

BILLETTS À PARTIR DE 38 \$!

Culture

DANSE

Femmes indisciplinées

FRÉDÉRIQUE DOYON

De petite manifestation marginale, Edgy Women est devenu un festival international s'étalant sur tout le mois de mars. L'événement met en lumière le travail de femmes œuvrant dans les arts interdisciplinaires.

«J'aime mieux dire "arts indisciplinés" ou "inclassables", affirme Miriam Ginestier, directrice artistique du Studio 303 qui produit l'événement. Ce sont des artistes qui ne pensent même pas en termes de disciplines.»

Considérés pendant longtemps comme des arts de la marge, les pratiques interdisciplinaires se taillent une place de plus en plus importante sur nos scènes, grâce notamment à la création du Bureau inter-arts du Conseil des arts du Canada il y a quelques années.

Depuis sa fondation en 1989, le Studio 303 leur fait la part belle. Discipline très perméable aux autres formes artistiques, la danse, à laquelle l'organisme fut d'abord dédié, a naturellement conduit le diffuseur sur cette voie, comme Edgy Women en témoigne. N'en-

pêche, l'événement a maintenu le cap chorégraphique.

«Je favorise le travail très physique et sans texte, étant donné qu'on a un public anglophone et francophone», explique Mme Ginestier. Quelques figures frayant aussi dans les rangs de la danse parsèment d'ailleurs la programmation.

Rendez-vous de choix, Antonija Livingstone, performeuse subversive, présente de nouveau *The Part*, qu'on avait pu voir à Tangente en 2005. Elle a concocté ce solo en Europe en travaillant notamment auprès des Québécois Benoit Lachambre et George Stamos, de l'Américaine basée en Allemagne Meg Stuart et de la Portugaise Vera Mantero. Délirant, drôle et troublant, *The Part* met en scène une femme en quête d'identité.

La puissante danseuse Sarah William vient aussi faire son manège dans un solo qu'elle a commandé à la performeuse Nathalie Claude. La pièce, qui explore la frontière parfois ténue entre les genres, s'inscrit dans une trilogie de solos qui seront présentés à l'automne au Studio 303.

Edgy Women démarrait la semaine dernière avec un stage qu'on a suivi sept artistes professionnels auprès de l'artiste britannique Anita Ponton et qui culmine ce soir avec la présentation du fruit de leur travail. Dans le même esprit, la chorégraphe et performeuse Isabel Mohn proposera un solo qu'elle a conçu au cours d'un laboratoire de création offert par Edgy Women.

«Il y a beaucoup de thèmes récurrents, note Mme Ginestier. Plusieurs œuvres traitent d'identité sexuelle sur le mode de l'humour noir; et le propos féministe est là, sous-jacent.»

Ce n'est donc pas un hasard si l'événement démarre peu après la Journée internationale de la femme...

Le Devoir

L'irrépressible pulsion de la création

L'esprit de Vladimir Nabokov plane sur Pale Fire, de Jane Mappin

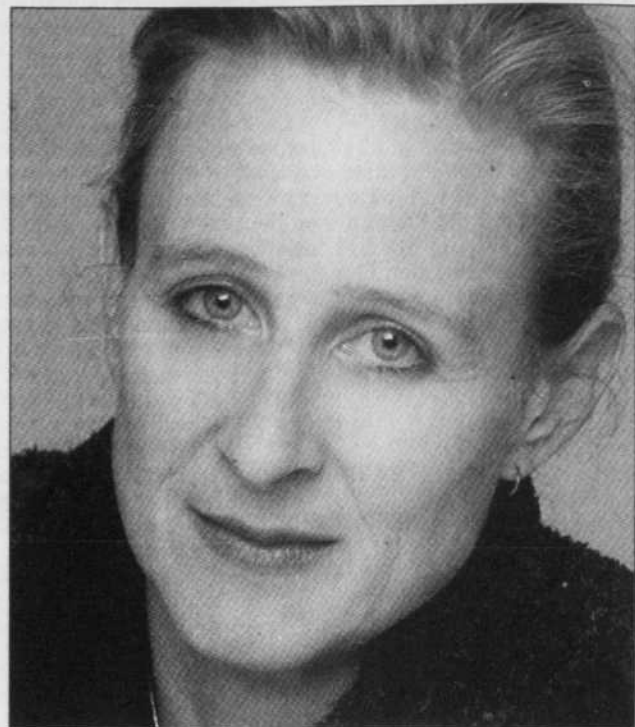
FRÉDÉRIQUE DOYON

Jane Mappin danse souvent avec la littérature. *The Bird-Feeders* et *Seuil bleu* (1991) faisaient écho aux poèmes de Rainer Maria Rilke, *A Perfect Dwelling* s'inspirait d'*Une chambre à soi* de Virginia Woolf. Sans se référer littéralement à l'œuvre de Vladimir Nabokov, hormis l'emprunt d'un titre, sa nouvelle création, *Pale Fire*, épouse la vision élevée de l'art de l'auteur russo-américain.

«Je suis intriguée par la motivation [drive] de l'artiste, ce qui fait qu'il n'a pas le choix, qu'il ne peut pas imaginer la vie autrement», explique la chorégraphe, qui voit dans le titre *Pale Fire* l'oxymore décrivant le mieux cette pulsion de créer envers et contre tout et tous. «Fire» pour flamme, bien sûr, et «pale» pour «le trajet très personnel et solitaire» que constitue l'acte de créer pour chaque artiste.

C'est donc davantage la poétique du titre qui l'a interpellée que le contenu précis de ce roman — que la chorégraphe considère néanmoins comme un «chef-d'œuvre» plein d'humour. Par ce choix, Jane Mappin fait toutefois un clin d'œil à l'esprit qui traverse toute la vie et l'œuvre littéraire de l'écrivain. «Je partage ses préoccupations pour l'artiste et ce qu'il produit, son œuvre va au-delà de sa vie. L'artiste pâtit devant sa création.»

Si l'acte de créer est fondamentalement solitaire, la chorégraphe s'est tout de même entourée de solides collaborateurs. D'abord ses danseurs, Susan Gaudreau au premier chef, moteur de la création,



MICHAEL SLOBODIAN

La chorégraphe Jane Mappin

mais aussi Hanako Hoshimi-Caines, Mario Radacovski et sa fille, Antonia Mappin-Kasirer. Celle-ci avait participé à la dernière pièce, *Cinq voix, cinq visages*, mais loin d'être rassasiée, elle a prié sa mère de lui donner une seconde chance, souhaitant incarner sur scène une danseuse à part entière. Un appel qui renvoyait à l'essence même de *Pale Fire* et auquel la chorégraphe ne pouvait refuser de répondre. Sa présence a donné une tout autre impulsion à la chorégraphie. «Ça élargit l'humanité que je montre sur scène», fait valoir Jane Mappin.

Quant à Mario Radacovski, transfuge de l'univers classique auquel il a longtemps appartenu (il était premier danseur des Grands Ballets canadiens), elle est allée le chercher prestement pour cette qualité et sa prestance, afin de «contrebalancer» la forte présence scénique de Susan Gaudreau. «Ça m'intriguait de travailler avec lui, d'utiliser sa technique et de le faire bouger à ma façon. C'est aussi pour sa personnalité: il a un côté coquin.» Ses origines slovaques seront mises en valeur alors qu'il interprétera un monologue dans sa langue, pour la musique autant que le sens, prévient la chorégraphe.

Même si les danseurs n'ont que quelques phrases à se mettre en bouche, la chorégraphe s'est adjoind la comédienne Sophie Faucher afin qu'elle prodigue ses bons conseils à ce titre. Celle-ci porte aussi un regard artistique extérieur sur cette œuvre, à laquelle la chorégraphe prend part comme danseuse et qui fait une place, sur scène, au violoncelliste électro-acoustique Erich Kory.

À l'époque où elle travaillait au Groupe de la Place Royale, de 1984 à 1999, Jane Mappin a beaucoup travaillé avec le texte, «plus qu'avec le mouvement», reconnaît-elle. Ce qui lui a même valu alors une petite réprimande du directeur Peter Bone-

ham, qui la pressait d'intégrer davantage de mouvements dans ses pièces sous la menace qu'elle ne pourrait devenir une véritable chorégraphe sinon. Or la menace ne tient plus puisque Jane Mappin fonde cette année sa propre compagnie, qui accueillera des artistes d'horizons divers qui désirent renouveler leur approche créatrice, signe d'une voie artistique pleinement assumée.

Vidéo de maître

Le photographe Michael Slobodian, reconnu pour ses portraits de danseurs, a signé la vidéo du spectacle, une deuxième expérience du genre pour le maître de l'image fixe.

«Mon intention était de ne pas être en conflit avec la danse. Je ne voulais pas que la vidéo soit plus importante que les danseurs», dit-il. Très instinctif, il a suivi le processus de création chorégraphique, a évolué avec lui, se laissant beaucoup inspirer par la musique, son humeur. Une première lecture vidéo plus littérale du spectacle a finalement cédé la place à une approche beaucoup plus poétique, isolant quelques segments de la création qui l'ont marqué: un visuel des mains de la chorégraphe, une réflexion en miroir d'un solo de Mario Radacovski, une prise en direct de Susan Gaudreau.

Son approche vidéo ressemble finalement beaucoup à sa manière d'aborder la photographie live: «Il faut faire le vide et se connecter avec les danseurs, se laisser aller et danser avec l'émotion.»

Joli résumé de l'esprit qui préside souvent à toute création en danse.

Le Devoir

PALE FIRE

Chorégraphie de Jane Mappin, Du 14 au 18 mars à l'Agora de la danse



SOURCE STUDIO 303

Délirant, drôle et troublant, *The Part* met en scène une femme en quête d'identité.

DANSE D DANSE
saison 2005-6

« (...) LE FEU BRÛLANT DE LA SENSUALITÉ SOUS L'ÉLÉGANCE. » Le Monde

« ON QUITTE LA SALLE AU COMBLE DU BONHEUR. » O Estado de São Paulo

Grupo Corpo
Enfin de retour!

DERNIÈRE CE SOIR

Lecuna / Onqotó
8, 9, 10, 11 mars 2006 - 20 h

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Onqotó: musique originale de Caetano Veloso et José Miguel Wisnick

(514) 842-2112. Admission (514) 790-1245

www.dansedanse.net

danse contemporaine

Tangente

840 Cherrier (metro Sherbrooke)
Billetterie : 525 1500

16-17-18 mars 2006 à 20h30
19 mars 2006 à 16h00

mute / sense veu / en silence
une création de Florence Fiqos

14 AU 18 MARS 2006, 20 H

14 ET 15 MARS COMPLET

PALE FIRE
JANE MAPPIN
DANSE

PHOTO MICHAEL SLOBODIAN

CHORÉGRAPHE, JANE MAPPIN
INTERPRÈTES, SUSAN GAUDREAU, HANAKO HOSHIMI-CAINES, JANE MAPPIN
ANTONIA MAPPIN-KASIRER, MARIO RADACOVSKI
COMPOSITEUR ET VIOLONCELLISTE, ERICH KORY
PHOTOGRAPHE/VIDÉOGRAPHE, MICHAEL SLOBODIAN
ÉCLAIRAGES, ARMANDO GOMES RUBIO
CONSEILLÈRE ARTISTIQUE, SOPHIE FAUCHER
COSTUMES, MARIROSA
RÉPÉTITRICE, NEELANTHA VADIVEL

21 AU 25 MARS 2006, 20 H

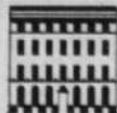
21, 22 ET 23 MARS COMPLET

FUSE
LOLA DANCE

PHOTO DANIE COOPER

CHORÉGRAPHE, LOLA McLAUGHLIN
INTERPRÈTES, SUSAN ELLIOTT, CAROLINE FARQUHAR, JAY GOWER TAYLOR
DAY HELEIC, RON STEWART
COMPOSITEUR, JOHN KORSRUD
MISE EN SCÈNE, ANDREAS KAHRE
ÉCLAIRAGES, JAMES PROUDFOOT
COSTUMES, REVA QUAM

UNE PRÉSENTATION DE LABORA DE LA DANSE EN COLLABORATION AVEC DANSE DANSE



AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514.525.1500

LE DEVOIR

DanseCité
la trace des créateurs

LE SHOW TRISTE
Catherine TARDIF
traces-chorégraphes

UNE INITIATIVE ET UNE PRODUCTION DE DANSE-CITÉ EN COPRODUCTION AVEC ET MARIANNE ET SIMON
CHORÉGRAPHE Catherine Tardif INTERPRÈTES Marc Boivin, Sophie Coriveau,
AnneBruce Falconer, Peter James, Guy Trifiro DIRECTION MUSICALE
Michel F. Côté ÉCLAIRAGES Marc Parent COSTUMES Angelo Barsetti

DU 8 AU 18 MARS 2006, 20H - 514.843.7738

LA CHAPELLE 3700, rue Saint-Dominique, Montréal
Sherbrooke St-Laurent-autobus 55

Québec
Conseil des arts et des lettres
Conseil des arts
Conseil canadien
for the Arts

Culture

JAZZ

Kevin, Duke et les autres

SERGE TRUFFAUT

Ah! L'intime, le calme, la subtilité... Pour les entendre et les goûter, il faut aller du côté des trios de Bill Evans, ou du double album, splendide soit dit en passant, que le saxophoniste alto Paul Desmond enregistra à Toronto dans les années 70. On peut aller également du côté de Red Garland, d'Ike Quebec, de Ron Carter avec Houston Person et bien sûr Chet Baker.

Il y a une trentaine d'années de cela, le trompettiste au bras d'or enregistra avec un guitariste, Philippe Catherine, et un contrebassiste, le très regretté Niels Pedersen. De mémoire, c'était la première fois que cette architecture instrumentale était présentée. Voilà qu'aujourd'hui l'ami Kevin Dean s'apprête à décliner ses contes écrits récemment en s'appuyant sur ce type de formation.

Un fait doit être mis en relief ici. Dean est beaucoup plus Kenny Dorham que Chet Baker. Installé à Montréal depuis plus de vingt ans, cet Américain d'origine enseignant à McGill a une maîtrise de la ponctuation musicale qui en fait un... Comment dire? Dean est l'homme de la sonorité éclatante. Et précise.

Toujours est-il que, vendredi et samedi prochain, il occupera la scène du Upstairs. Le lendemain, il sera en studio. Le surlendemain? Il se produira dans le cadre de l'excellente émission *Jazz Beat* de CBC. Tout au long de ce périple, le contrebassiste Neil Swanson et le guitariste Reg Schwager seront à ses côtés.

Alors Kevin, pourquoi cette absence des percussions? «En l'absence de batterie, tout devient fluide. Plus subtil. Mais cela oblige chaque musicien à être plus vigilant. Chacun doit avoir le bon tempo. Cet aspect-là des choses constitue un défi passionnant à relever. Mais l'un des grands plaisirs de ce type de formation, c'est qu'elle révèle des sons. Car la batterie enterre certains détails.»

Jusqu'à présent, Dean a signé d'excellents albums sur étiquette McGill en compagnie notamment de Dave Laing à la batterie et d'André White au piano. À la faveur d'un long séjour en Norvège, il a réalisé un très bon CD. Hélas! Il est mal distribué. Si vous avez la chance

d'apercevoir une de ses productions dans les bacs des disquaires, n'hésitez pas.

En attendant évidemment qu'il nous régale avec cette nouvelle aventure dont l'amorce, on le répète, se fera les 17 et 18 mars au Upstairs.

♦ ♦ ♦

Deux jours avant le show de Dean, le Café Campus présentera l'immense guitariste Duke Robillard. Le fondateur du Roomful of Blues, l'accompagnateur et producteur de Jay McShann, de Billy Boy Arnold, de Roscoe Gordon, de Doug James et d'autres, vient juste de sortir un nouvel album sur Stony Plain, une des meilleures étiquettes au Canada, aux États-Unis, au monde. Le titre? *Groove-A-Rama*.

À la différence des disques antérieurs, celui-ci est plus centré sur ces six-cordes dont il est un des maîtres incontestés. Avec *Groove-A-Rama*, Robillard a voulu se faire plaisir avant tout. En fait, cet album est un exercice de style. Robillard a pris un malin plaisir à illustrer ce qui a fait la gloire de Muddy Waters et de B. B. King, la réputation de T-Bone Walker et de Herb Ellis et de tous les as de la Gibson, Fender, Guild, etc.

Le programme est passionnant. Car à son terme, on constate que l'artiste du Rhode Island a effectué pour notre bonheur tout un voyage sonore, au sens le plus géographique qui soit. Qui plus est, ceux qui sont à ses côtés s'avèrent une fois de plus des champions de leurs instruments respectifs. Dans le genre, cet album est un régal. The Duke Robillard Band sera au Café Campus le 15 mars prochain.

♦ ♦ ♦

Dans le dernier numéro de *Jazz Magazine*, on peut lire tout un dossier consacré au cool jazz ou au West Coast. Bref, il est question de Chet Baker, d'Art Pepper, de Gerry Mulligan, de Howard Rumsey, de Shelly Manne, de Shorty Rogers et de tous ces bonhommes qui, dans les années 50, ont étonné et épaté le monde en accouchant d'un style léger et fragile, complexe et pudique.

Le Devoir



Kevin Dean

ARCHIVES LE DEVOIR

OMNIBUS
Le corps du théâtre

OEIL POUR OEIL...

SHAKESPEARE
L'histoire lamentable de
TITUS

du 28 février au 25 mars 2006, 19 heures

Jean-Baptiste Asselin-Boulanger, Jean Boivin, Daniel Desjardins, Philippe Decroix, Sophie Fouché, Emma Haché, Christian LeBlond, Didier Lucien, Denis Mercier, Isabelle Proulx, Charles Prigent, Martin Veilleux. Scénographie Charlotte Reuland. Costumes et accessoires Jaber Lutfi et François Barbeau. Lumières Mathieu Maréchal. Trame sonore Éric Forget. Musique d'œuvre Jean Asselin.

Boissons et nourriture vendues sur place durant la représentation.

LE DEVOIR

514.521.4191 Régulier 24 \$ - Étudiant 19 \$
1940, rue Fullum, Montréal • Froment • minicomibus.qc.ca

CHANSON

Diane Dufresne quatre fois singulière

«Une représentation en quatre tableaux», précise le sous-titre du nouveau spectacle de Diane Dufresne. Entendez: quatre shows pas pareils, enchaînés presque sans pause, où se succèdent les succès de la diva, les immortelles de Kurt Weill, les préoccupations environnementales et la folie. Sortira-t-on indemne d'un tel programme? La chanteuse espère que non.

SYLVAIN CORMIER

On dirait un boxeur à l'entraînement. Elle trépigne. Piaffe. Rugit. Grogne un peu. L'un après l'autre, les journalistes lui servent de *sparring partners*. «C'est un état dans lequel je me mets avant chaque show», dit-elle au beau milieu de ses vingt minutes de saut à la corde imaginaire. «Y a comme une violence qui remonte. Que je fais remonter. Ça me prend ça pour redevenir Diane Dufresne sur scène. Faut que je sois angoissée.»

Et quatre fois plutôt qu'une. Car ce *Plurielle* si singulier n'est pas un mais plusieurs spectacles en un. Quatre «tableaux» distincts, avec costumes, éclairages, images et arrangements musicaux radicalement différents pour chacun. «Je change même de souliers et de coiffure. Je voulais être complètement quelqu'un d'autre chaque fois.» Ça commence avec Diane Dufresne la diva, revisitant ses glorieuses des années Plamondon-Cousineau, et même *Les Dessous chics*, qui lui écrivit Gainsbourg. Le deuxième tableau présente Diane Dufresne l'interprète de Kurt Weill, dans une adaptation condensée du fascinant spectacle de l'an dernier avec Yannick Nézet-Séguin (moins la part symphonique). Et puis, de la même façon que le Berlin à l'air libre des années 20 se trouva vite asphyxié par la menace hitlérienne, le troisième tableau — que Richard Langevin, le compagnon et collaborateur de Diane, appelle «Le tableau Kyoto» — brosse le portrait d'une planète en péril, avec trois nouvelles chansons pour mieux sonner l'alarme.

Tout ça pour aboutir où? Chez les fous. Logique implacable: le quatrième tableau se passe *Au bout d'un long couloir* (extrait de l'opéra *Nelligan*), dans *Le Parc Belmont*, dans *Le 304*. Pour



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«On m'ésstime tellement les gens. On s'imagine tout le temps qu'ils veulent seulement se faire distraire de leurs problèmes», commente Diane Dufresne à la veille de son spectacle présenté au Monument-National.

échapper au monde fou, reste la folie. Mais ce tableau-là n'est pas qu'un enfermement: il s'ouvre en fin de spectacle sur la beauté, la tendresse, avec les chansons de Daniel Bélanger, de Lèveillé et de Brel en renfort.

Quatre souffles

Tout un programme. Exigeante séance de montagnes russes pour le public: quatre fois l'expérience Dufresne le même soir. Quatre fois monter aux nues et en redescendre. Méchant risque. Et sacrée gymnastique pour l'artiste. «C'est drôle, je l'ai constaté les fois qu'on a fait le show pour le roder [à Sherbrooke, à Terrebonne, à Belœil], ça me demande moins de souffle que dans un show suivi comme En liberté conditionnelle. Ça roule vite, mais le fait de changer de personnage me redonne du souffle. J'ai droit à quatre souffles!»

Et le public? «Le public est capable d'en prendre. Je pensais l'an dernier que ça pourrait être trop pour les gens, tout un show de Kurt Weill: eh ben, non. Ça les touchait.

On m'ésstime tellement les gens. On s'imagine tout le temps qu'ils veulent seulement se faire distraire de leurs problèmes. C'est peut-être vrai dans les shows d'humour. Pas l'humour qui confronte comme Yvon Deschamps: je parle des shows d'humour où il faut rire sans arrêt. J'ai été invitée une fois dans un show de Juste pour rire. Je n'avais jamais vu un public aussi terrifié par moi! Des fois que j'aurais parlé de folie!»

Son constat est à l'opposé: plus que jamais, affirme-t-elle, les gens veulent qu'on leur parle de ce qui les préoccupe. «Faut que ça sorte!», lance-t-elle sur l'air de «Faut qu'y en aille une qui le fasse...» N'irait-on pas retrouver Diane Dufresne justement pour ne pas vivre seul sa folie, pour survivre à la folie planétaire? «Je pense que je peux servir à ça. Pendant que ça se tue à Bagdad, on essaie d'avoir un peu moins peur ensemble et on se donne un petit peu le courage d'agir.» Et c'est à Diane Dufresne-la-sauvage que revient la mis-

sion de chanter sur scène pour briser l'isolement.

Paradoxe? «Non. C'est parce que ma vie quotidienne se passe le plus possible en dehors de tout ce qui est détraqué dans le monde que je suis capable d'ouvrir les vannes sur scène. Dans ma vie, j'ouvre pas la télé, je fais ma peinture, je vais faire mon IGA, je marche beaucoup. Ça m'empêche d'être abruti par la violence quotidienne. Ça me donne du temps pour penser. Et ça me permet, quand vient le temps de préparer un spectacle, de la ressentir complètement, cette violence, cette angoisse, cette peur qui n'arrête pas d'augmenter dans le monde. Et c'est pour ça qu'une fois sur scène, ça sort fort.»

Collaborateur du Devoir

PLURIELLE

UNE REPRÉSENTATION
EN QUATRE TABLEAUX
Diane Dufresne,
au Monument-National
Les 16, 17 et 18 mars

CE
LA SÉRIE CINQUIÈME SALLE

ITALIE
COMPAGNIA CATERINA SAGNA
RELATION PUBLIQUE
22 AU 25 MARS 2006

DIRECTION ARTISTIQUE: CATERINA SAGNA

La chorégraphe vénitienne égarée, sans états d'âme, l'acte de création. Elle tourne en dérision le discours pompeux entourant l'art chorégraphique. Il reste alors une danse théâtrale épurée, incarnée prodigieusement par des interprètes complexes d'une mascarade caustique et déviale.

TARIFS
28 \$ (adulte) 24 \$ (25 ans et moins)

Place des Arts

RÉSERVEZ VOS BILLETS DÈS MAINTENANT
514 842 2112 - 1 866 842-2112 - www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245

DEMAIN

poème scénique performance œuvre multidisciplinaire
laboratoire vivant spectacle de danse pièce de théâtre

Mise en scène, chorégraphie et scénographie PAULA DE VASCONCELOS
Éclairages YAN LEE CHAN Costumes ANNE-MARIE VEEVEATE et PAULA DE VASCONCELOS Mise en images des projections STÉPHAN LORTI et PAUL-ANTOINE TAILLEFER Interprètes NATALIE-ZOËY GAULD FRANÇOIS GRAVEL SUZANNE LAFORÉST FORTY NGUYEN MANUEL ROQUE JEANNIE VANDEKERKHOVE MEAGHAN WEGG

Une création de
PIGEONS INTERNATIONAL
USINE Du 22 mars au 8 avril. Billetterie: 521-4493 Admission: 790-1245

DE VISU

Prendriez-vous encore un peu de peinture?

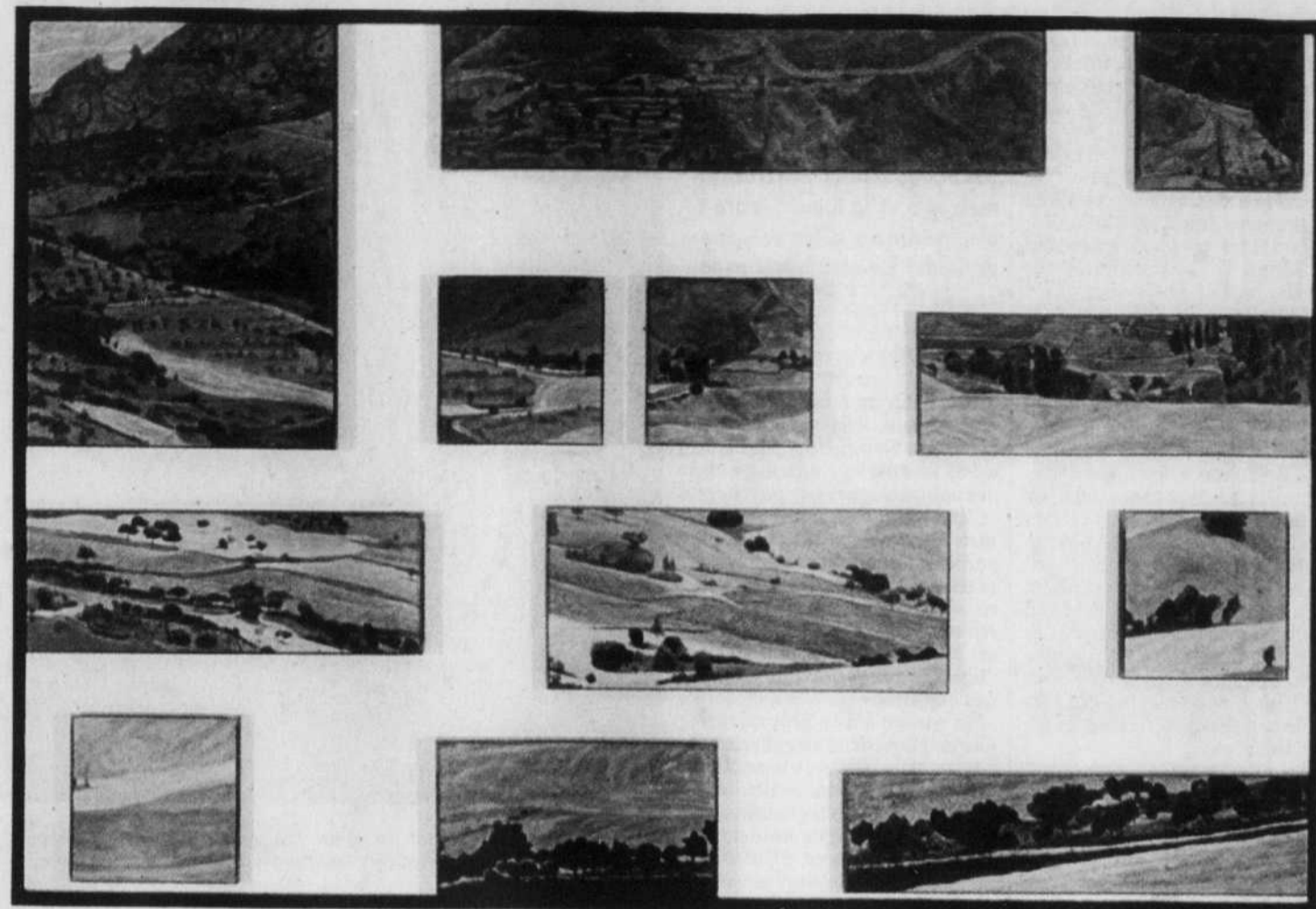
(SANS) HORIZON

Peter Krausz
Maison des arts de Laval
1395, boulevard de la Concorde
Ouest, Laval
Jusqu'au 23 avril
(Lancée au Centre d'exposition
de l'Université de Montréal)

RENÉ VIAU

Prendriez-vous encore un peu de peinture? Oui, de ce paysage. Il y aurait de hautes montagnes. Des saveurs de champs blonds. Des touches de ronces et de topazes. Des sillons terre de sienne. Des bosquets assombris au violet profond. Des ravines ocres. Des coulées. Des routes et des rivières serpentant les vallons. Ce serait une longue errance sur les terres d'une enfance lointaine. Ce serait en Transylvanie, il y a longtemps. Peut-être avant la guerre. On y sentirait l'air et les feuilles qui bruissent. On y entendrait le paysage bouger, les paysans frémir. Des gitans y joueraient des rhapsodies. Cette vue serait peinte à la fresque selon une technique ancienne. La lumière y ressemblerait à celle de la Toscane. On y sentirait la chaleur des rayons sur la terre en fin de journée. On y verrait des bosquets. Des pierres empilées au fil des ans par des générations de paysans. Des ifs. Des chênes. Des taillis. Des pins parasols. Là des violons se lamentent. Un enterrement tzigane. La jeune femme qui est morte est vêtue de blanc comme pour la nocce. Des fleurs parsèment ses cheveux.

On y serait sur ses pieds, battant la campagne, foulant le sol irrégulier mais rapidement, parcourant à faible épaisseur la surface de la toile. Il y aurait comme une manière de planter ses pincesaux en fouillant et en découvrant les haies et les herbes



Le Chant de la Terre n° 1 (2003), de Peter Krausz. Gracieuseté de la Galerie de Bellefeuille. Pour cette suite établie à la technique traditionnelle de la peinture à la fresque, le paysage se découpe en une vingtaine de tableaux horizontaux, comme autant de parcelles le recadrant.

hautes. Non pas enfoncer ces buissons, cette végétation de bruits et d'évidences. Effleurant seulement cette terre, on y respirerait. Malgré l'enterrement, on s'y sentirait battant tout contre la beauté des choses, comme quand on est heureux. L'œil se perdrait dans les méandres entre la poussière des chemins de terre et celle dorée des blés au vent. Ce peintre au-

rait fait transporter ailleurs cette nature, ces arbres, pour les replanter. Une pratique du terrain, en somme. Ses pigments, ses pincesaux se piquent sur les feuillus, sur les dénivellations de cette vallée. Puis de là, le peintre atteint les endroits plus dégarnis et rocheux qui, en un bond plus loin, plus haut, cernent des lieux, les encavent. Aucun enracinement. Ce n'est plus possible.

Il tente de se fier à tous les artifices possibles de la peinture, son jeu savant à reconstituer ce que l'on voit. Si possible, capter

à la lueur des guerres, de batailles au goût amer de sang et de cendres. L'horizon est la mort. Il n'existe plus que la mémoire, l'attente et, abandonnés, ces vieux papiers jaunés et déchirés.

Se fondre
à cette
nostalgie
perdue. Ce
serait des
fragments
de forêt,
de ruisseau,
de
montagne,
des
fragments
sans fin de
pays mobile.

Là-haut, la masse brute de la montagne, austère, met en péril l'existence de ces champs, de ces vignes. L'heure entre chien et loup a commencé à poindre. La réalité, c'est la chaîne brisée des métamorphoses qui font le gros dos à l'instar de cette montagne si massive qui n'opère pas par lente conversion mais par sauts, par chutes abruptes, par dévalement dans la brutalité. Des dates et des noms de lieu sur des nuages de flammes, peints

à la lueur des guerres, de batailles au goût amer de sang et de cendres. L'horizon est la mort. Il n'existe plus que la mémoire, l'attente et, abandonnés, ces vieux papiers jaunés et déchirés.

Lyrisme et désenchantement

L'exposition s'ouvre et se termine sur les rayons où sont rangés de vieux recueils d'archives et d'actes ternis. Ces liasses de documents écornés sont reliées de cartons ployés sous les ans. Les feuilles sont grugées par le temps. Installant une cohérence, la mise en forme privilégiée à la suite en ensemble de photos couleurs illustrant les scènes d'un enterrement gitan. Sur un carton rapiécé, plié en accordéon, une immense composition au fusain transmet une vue du paysage de montagne. À côté, le même paysage grandiose se découpe en une vingtaine de tableaux horizontaux, comme autant de parcelles

le recadrant afin de le ramener à une dimension où il peut être saisi. Pure et saturée, la couleur s'établit en couches successives de pigments. La gamme se limite aux violets, aux bruns, aux jaunes, aux orangés, aux verts sombres.

D'origine juive et roumaine, le peintre montréalais Peter Krausz a passé une partie de son enfance en Transylvanie. Le chant de la terre, cette suite picturale de longue haleine aux accents émouvants, s'attache à recroiser le regard à partir de ces visions portées par le souvenir. La peinture est ici habitée par une tradition, par un désir de durée. Le regard peu à peu erre et se perd. À cette ferveur lyrique dont témoigne ce cycle panoramique en deux immenses tableaux fait contrepoids le désenchantement. Il apparaît comme une brisure, une crevasse ouverte au tranchant des choses, à la charge des événements. Basculant dans le désordre du monde, cette vision sereine du paysage s'oppose à l'expressionnisme des corps dépeints avec tourments. Regroupés en une centaine d'esquisses, les corps convulsés se tordent.

Enfin, deux séries *Ciels de plomb* et *Nymphéa* représentent des plaques de plomb peintes avec des yeux inquiétants. Les nuages s'accumulent sur chacune, des dates, des noms de lieu. À sang et à feu, la présence du désastre. Pogrom. Camp de la mort. Goulags. Désolation. Les photos de l'enterrement tzigane renforcent ce dualisme vie-mort. L'exposition se clôt sur d'autres archives poussiéreuses masquant, d'une tablette à l'autre, des petits tableaux avec d'autres paysages. D'autres saisons (*Landscape and Memory*).

Au chant de la terre et au paradis des souvenirs enfantins, l'exposition en polarité dissidente fait jaillir le point de rupture, la crasse et la lave du volcan de l'histoire. Ses spasmes érucitent et pulvérisent les destins. «*La nature est ici jumelée au monstrueux, à l'inavouable de la nature humaine*, souligne Peter Krausz dans un entretien publié lors d'une exposition au Musée de Rimouski en 2003. *Un autre aspect qui me fascinait était la facilité et la rapidité avec lesquelles la nature recouvre les vestiges des champs, des villes ou des charniers jusqu'aux traces de leur existence. J'ai été très impressionné par les images du film Shoah, de Claude Lanzmann, où ce dernier visitait des camps de concentration en Pologne. Ces sites étaient magnifiques. Les forêts de bouleaux avaient fini par recouvrir et oblitérer les fosses communes, la mémoire des populations de l'endroit.*»

Collaborateur du Devoir

montréal

La culture au cœur
du développement de Montréal

culture

Rencontre publique et assemblée
générale 2006
le vendredi 17 mars 2006

Vers le Sommet Montréal,
métropole culturelle 2007



8h30
Convocation

9h
Conférence d'ouverture
New York et Montréal : des défis semblables
Conférencière invitée :
Robin Keegan, Centre for an
Urban Future, New York

10h
Ateliers de travail sur Montréal :
• avantages stratégiques;
• infrastructures culturelles;
• gouvernance culturelle.

13h15 - 17h
Assemblée générale annuelle
Élection du conseil
d'administration

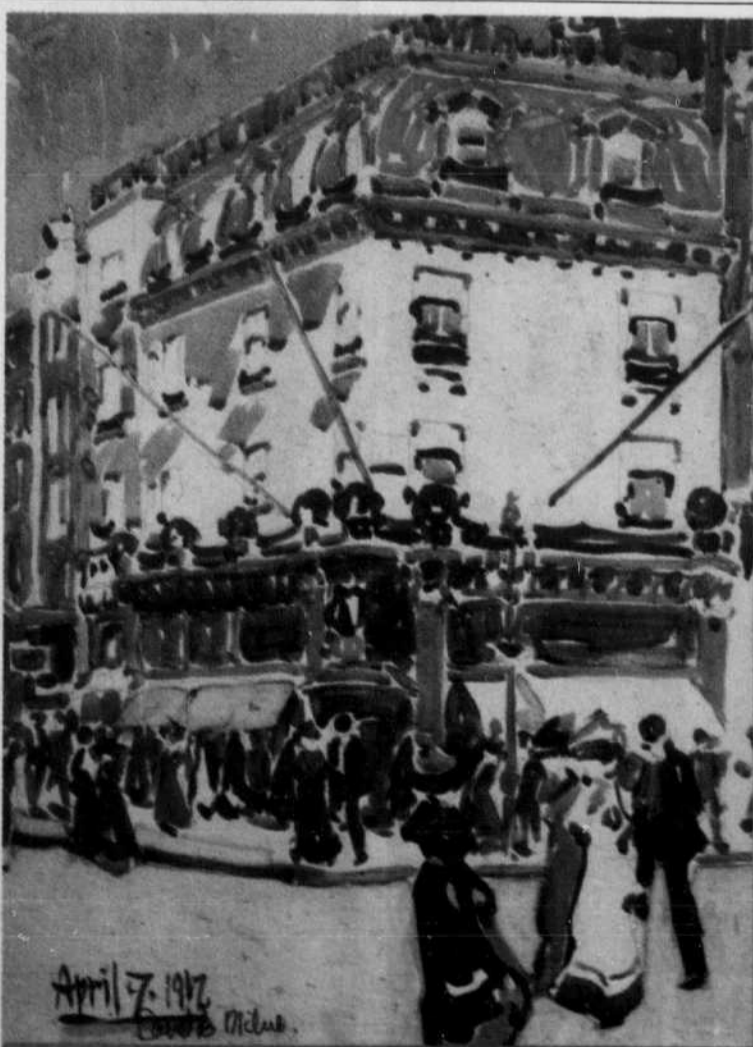
17h
Cocktail de clôture

Lieu
Auditorium, Bibliothèque nationale du Québec
475, boul. de Maisonneuve Est (entrée rue Berni)
Montréal
Métro : Berri-UQAM
Renseignements et inscriptions : (514) 845-0303
info@culturemontreal.ca www.culturemontreal.ca

Joignez-vous à nous !

Culture Montréal est une organisation indépendante rassemblant 600 membres intéressés à promouvoir la culture comme élément essentiel du développement de Montréal.

Culture Montréal reçoit l'appui financier du ministère de la Culture et des Communications, de la Ville de Montréal et du Cirque du Soleil.



du 25 février
au 21 mai 2006

Réservation des billets
1-877-225-4246
ou www.ago.on.ca

À Toronto, l'exposition
bénéficie de l'appui général du
commanditaire principal

BMO Groupe Financier

Appui général de
Gretchen et Donald Ross

Soutien additionnel
Heenan Blaikie

Organisée par le Musée des beaux-arts
de l'Ontario en collaboration avec
le British Museum, Londres, et le
Metropolitan Museum of Art, New York.

David Milne (Canadien, 1882-1953). *La
Capitaine Astoria, le dimanche de Pâques,*
7 avril 1912, aquarelle sur musée de plomb
sur carton à dessin. Collection particulière.
Photo: Musée des beaux-arts de l'Ontario

TRANS-
FORMATION
AGO

Musée des
beaux-arts
de l'Ontario

317 rue Dundas ouest, Toronto

David
Milne
Peindre vers la lumière

DE VISU

Armand Vaillancourt: retour sur un pionnier



La violence, le sang, la chair sont au cœur de l'œuvre de Francis Bacon.

F I F A

Figures de l'angoisse

BACON'S ARENA

Royaume-Uni, 2005. Anglais, français, espagnol. 96 minutes. Au Musée d'art contemporain, samedi 11 mars à 19h et vendredi 17 mars à 19h (www.artfifa.com).

RENÉ VIAU

Suspendue entre la vérité de l'être et celle des apparences, la peinture de Francis Bacon a quelque chose d'hallucinant. Dès les premières images, appuyées par le leitmotiv de la corrida, dérivant comme cette bouteille à la mer du générique, Bacon donne le ton. «*Mon travail est un reflet de ma vie.*» Dans *Bacon's Arena*, le réalisateur Adam Low soulève «*ces écrans*» derrière lesquels, affirmait Bacon, notre existence se dissimule et que sa peinture voulait écarter comme autant de voiles.

La violence, le sang, la chair sont au cœur de son œuvre. Chez Bacon, l'être humain exprime une solitude grinçante et un abandon qui relève d'une attention compulsive à l'aspect inévitable de la mort. Les êtres se parent avec une furieuse sensualité de ce sentiment de n'être rien.

Le film se déroule en six volets par période et par amant. Un par décennie. Un tel découpage biographique — devenu une recette du genre après avoir fait ses preuves chez Picasso —, prend ici un aspect sulfureux. Mort en 1992, Bacon cultivait autant le goût de la répartition que celui de l'alcool. Avant d'entraîner le spectateur dans les nombreux extraits où l'artiste se livre, des images-chocs cernent son univers. Le nazisme. La crucifixion. Le pape. Sa série de toiles représentant des papes hurlant s'inspire du portrait d'Innocent X de Velázquez, réinterprété par Bacon avec une texture ressemblant «*à de la peau d'hippopotame*». Cette figure paternelle obsessionnelle renvoie à la relation de Bacon avec son père. Asthmatique, Bacon était allergique aux chevaux qu'élevait en Irlande cet ex-capitaine de l'armée britannique. «*Ma mère et mon père*, dit Bacon, les yeux vitreux et dans un français un peu hésitant, *étaient dégoûtés de moi car j'étais pédéraste. Mon père m'a offert à l'un de ses amis éleveur de chevaux de course. Ce dernier est tombé amoureux de moi. Il m'a amené à Berlin à 17 ans. Après Berlin, j'étais complètement déformé.*» Après ce sera Paris. Il subit l'influence de Picasso et du cinéma de Buñuel. Convulsions. Période Roy de Maistre. Il a 15 ans de plus que lui. Ils partagent en peinture un même goût pour les modernes. Puis la guerre, le blitz de Londres, les premières *Crucifixions*. Période

Peter Lacy et sadomaso. À Tanger, sa peinture s'éclaircit. En 1962, le jour même où s'ouvre sa première exposition majeure, à la Tate, il reçoit un télégramme. Lacy est mort. En octobre 1971, un autre amant, Georges Dyer, se suicide également la veille du vernissage de sa rétrospective parisienne au Grand Palais. Exorcisant cette mort, Bacon peint tout au long des années 70 une série de triptyques. *A la mémoire de Georges Dyer* représente dans sa partie centrale un homme tournant la clef d'une porte au pied d'un escalier éclairé d'une ampoule dénudée. La tentation narrative contraste avec la manière impitoyable dont il traite le nu et l'autoportrait en visages tordus et phosphorescents.

Autodidacte, Bacon s'inspire de Muybridge, des photos découpées qui contaminent ses citations à l'histoire de l'art. Il se défend de faire apparaître les images sur la toile. Celles-ci viennent à lui. «*Tout ce que je fais va dans ma peinture.*» L'amour. Le sexe. Le film se clôt sur les dernières constations de Bacon sur ces thèmes qui y occupent presque toute l'arène.

Collaborateur du Devoir

ARMAND VAILLANCOURT

LA MARCHÉ DU TEMPS

Centre Henri-Lemieux
Galerie Les Trois C
7644, rue Edouard
Du 9 au 26 mars

RENÉ VIAU

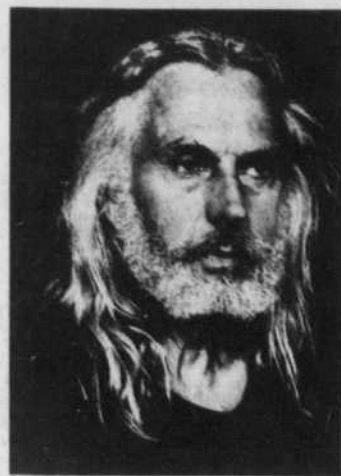
Soixante-seize ans. Toutes ses dents. Bien blanches comme les cheveux toujours longs. Dans la rue, les gens le reconnaissent: «*Lâche pas, Armand!*» Il a sept filles. Un fils de 13 ans dont il parle avec chaleur, émerveillé de le voir grandir. Top-modèle à sa manière, il pose pour des photos de mode, des publicités. «*Je le fais pour le fun.*» Il est aussi le grand frère, le grand père, le «*working class hero*» ou héros culturel, le père Noël, le confident et tout simplement l'ami de centaines et de centaines d'enfants et d'adolescents. Il va à leur rencontre aux quatre coins du Québec dans leur école. Il leur communique son incroyable énergie à revendre, son insatiable goût de la liberté et de la création. Créer, mais aussi expliquer à la cantonade qu'il faut agir selon ses idées.

Est-ce pour ces sessions dans les écoles qu'il récupère et recycle le moindre bout de corde, n'hésitant pas à fouiller dans les poubelles? Vaillancourt est un récupérateur compulsif. Ces emballages, ce morceau de goudron, ce nid de guêpes qu'il me montre «*pourraient devenir une sculpture de bronze. La nature fait tellement de belles choses.*» Ce matin-là, avant notre rencontre, il venait de transporter des planches trouvées dans la rue et un lourd rouleau de linoléum. «*Cela peut toujours servir.*» «*Cela*» s'entasse par tonnes et par tonnes rue Esplanade. Au pied-mont du mont Royal, sa maison est un capharnaüm, un inventaire insolite mais aussi un dépôt de ses propres archives impeccablement

classées. On enjambe des matériaux en tous genres, des centaines de dessins et de sculptures d'enfants, autant de rouleaux de tissu — «*je m'en sers pour des performances*» —, des cibles au tir, 2000 crosses de fusils sans canon. Quelquefois émergent de cette caverne d'Ali Baba des sculptures. Bronze. Acier. Bois. «*Il ne m'en reste plus tellement j'en ai tellement donné pour des encans destinés à amasser des fonds pour les causes pour lesquelles je milite.*» Les formes s'y accumulent, se multiplient, comme mues par un irrépressible modèle biologique de profusion, de surgissement. Ce surgissement, ce verbotomoteur en fait depuis belle lurette son principe. Il guide son art, anime ses propos. Armes de destruction massive. Droit des autochtones. Irak. La torture. Bébé phoques. L'Afghanistan. Tout y passe. Précurseur, Vaillancourt, à l'instar de beaucoup de vedettes pop actuelles, ne cesse de proclamer ses convictions et d'afficher sa révolte. Mais cette mobilisation est pour lui un refus d'incarner le créateur dans le champ du spectaculaire. «*Je ne peux pas détacher mon petit moi d'artiste des problèmes de la société. Si tu savais le paquet d'ennuis que cela m'a causé.*»

Un même combat

Sur la table, il a découpé un article sur les finances incertaines de Leonard Cohen. «*Je le vois encore de temps en temps. Suzanne, tu sais la chanson, c'était mon ancienne femme.*» Les objets qu'il a accumulés sont aussi un voyage, pas forcément aveugle, dans le temps. Echappé des années 60! Infatigable vieux beatnik toujours prêt à ferrailer et à croiser le fer de ses convictions mais aussi sage et zen. Plus calme avec des temps de méditation, d'émerveillement, c'est un incroyable dynamo. Toujours mince et musclé, Armand Vaillancourt n'a toujours aucun goût pour



CARL LESSARD

Armand Vaillancourt

les compromis. L'art? Sur ses années de formation. Vaillancourt, qui a fréquenté les beaux-arts, avoue ne pas avoir subi d'influence décisive d'un artiste, par exemple, dont l'œuvre aurait été pour lui un phare. «*J'avais une telle énergie. Il me fallait faire quelque chose. J'ai passé 17 ans, 18 ans dans une ferme pauvre dans les Cantons-de-l'Est. Le seizième d'une famille de 17 enfants. Travailler. L'hiver, dans la maison, l'eau gelait. Il fallait aller chercher des barils de 90 gallons tous les jours. Bûcher. Ramasser l'eau d'étable au printemps. La ferme m'a construit. Je trouvais le temps de dessiner et d'écouter Radio-Collège... Mon père avait été opéré. Il ne fallait pas qu'il force et il y en avait, du boulot. Trois cents acres de terre. Une sucrerie. Deux cents acres étables. De temps en temps des cochons. Huit cents-neuf cents livres à saigner. Quand cela crie, c'est épouvantable. Comment*

avions-nous toute cette énergie? Quand mes parents ont vendu la ferme en 1949, qu'est-ce que je fais moi? La sculpture, c'est arrivé comme cela. Je ne me pose pas la question. On ne se demande pas comment on fait pour marcher. On avance.»

Réunissant une trentaine d'œuvres sculpturales et picturales, une exposition à caractère rétrospectif propose un retour sur le travail de Vaillancourt. À partir de *L'Arbre de la rue Durocher* (1953-1955) qui fait scandale, Vaillancourt a pratiqué en extérieur l'art monumental. «*Je suis arrivé à Montréal en 1951. Je n'ai jamais eu de commandes publiques. Aucun contrat ne m'a été donné par la Ville ou le gouvernement. Des 1%, je n'en ai jamais fait. Au symposium du mont Royal, c'est un mécène qui a payé pour faire couler le métal.*» On y verra des œuvres comme *J'ai faim* (1999), *Regard d'Afrique* (1967-1999), *Aux Premières Nations* (2005) ou encore *The Accidental President* (2000), qui reflètent son engagement. En 1971, lors de l'inauguration de l'Embarcadero Plaza à San Francisco, le critique d'art Robert Hughes, dans *Time Magazine*, lui donne la parole après avoir affirmé que «*dans sa furie il refuse d'admettre toute séparation entre art et politique.*» Vaillancourt réplique et conclut le texte consacré à son œuvre: «*Pour moi, c'est la même chose. Et ceux qui n'aiment pas cela n'ont qu'à aller se faire f...*» Traduction libre. On aura compris toutefois de quel mot anglais il s'agit. Trente-cinq ans plus tard... même combat!

Collaborateur du Devoir

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

Histoire et musique à la Salle Claude-Champagne
SAMEDI 1^{er} avril

Norval Morrisseau à Ottawa
SAMEDI 22 avril

Art inuit de la collection Brousseau au Musée du Québec
SAMEDI 29 avril

Demandez la brochure de la saison!
(514) 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Blanc silence
Exposition de groupe jusqu'au 25 mars
GALERIE SIMON BLAIS
5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

GALERIE PARCHEMINE
VENTE DE RÉNOVATION
Jusqu'à 50% sur certains articles
Une opportunité de s'offrir une œuvre de qualité
40, rue Saint-Paul Ouest, Vieux-Montréal
514-845-3368 tous les jours de 10h à 18h

CAMP de JOUR
Pour les 6 à 12 ans

MUSÉE McCORD
690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal
Métro McGill ou autobus 24
Tél.: (514) 398-7100, poste 222
info@mccord.mcgill.ca
www.musee-mccord.qc.ca

Le Musée d'art de Mont-Saint-Hilaire présente
Picasso protéiforme
DESSINS ET ESTAMPES DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA
jusqu'au 2 avril 2006
150, rue du Centre-Civique 450-536-3033 www.mamsh.qc.ca

Colloque international Max et Iris Stern
ARTS, DE MÉMOIRE. MATÉRIAUX, MÉDIAS, MYTHOLOGIES
22 AU 24 MARS 2006
Inscription dès maintenant
Entrée : 20 \$ (Étudiants et Amis du Musée : 10 \$)

Organisé par le Musée d'art contemporain de Montréal en collaboration avec le Centre canadien d'études allemandes et européennes et le Centre de recherche sur l'intermédialité de l'Université de Montréal
Tenu pendant la présentation de l'exposition
Anselm Kiefer : Ciel - Terre

Exposition organisée par le Modern Art Museum of Fort Worth, Texas
Anselm Kiefer, *Buch mit Flugblätter (Livre avec ailes)*, 1992-1994
Photo: David Wharton

Perspectives sur Claude Tousignant
une exposition virtuelle à voir absolument sur le site du Musée au www.macm.org
dès le 22 mars 2006

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec
185, rue Sainte-Catherine Ouest
(514) 847-6226 / www.macm.org Place-des-Arts
Colloque : (514) 847-6239 / colloque@macm.org

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE
Les pays de François Lanoue
18 septembre 2005 - 28 mai 2006

Question d'échelle
Volet 2 : Petit et concis
12 février - 16 avril 2006

Mark Ruwedel
Written on the Land
12 février - 16 avril 2006

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE
www.musee.joliette.org (450) 756-0311

Culture

CINÉMA



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS

Le personnage de poète et dramaturge, qu'incarne Johnny Depp, possède tous les défauts des qualités qu'on admire chez les grands personnages.

Belle occasion ratée

THE LIBERTINE
(ROCHESTER :

LE DERNIER DES LIBERTINS)

De Laurence Dunmore. Avec Johnny Depp, Samantha Morton, John Malkovich, Paul Ritter, Stanley Townsend, Francesca Annis. Scénario: Stephen Jeffreys, d'après sa pièce. Image: Alexander Melman. Montage: Jill Bilcock. Musique: Michael Nyman. Grande-Bretagne, 2004, 114 minutes.

MARTIN BILODEAU

Les premières minutes de *The Libertine* sont éclairantes. À la caméra, John Wilmot, comte de Rochester sous le règne de Charles II, se présente à visage découvert pervers, concupiscent, infidèle, narcissique, agnostique, inverti, bref un esprit libre, avant toute chose. Il termine par cette mise en garde: «Je ne veux pas que vous m'aimiez.» Sa mission est à moitié accom-

plie. Le personnage de poète et dramaturge, qu'incarne Johnny Depp avec panache et un rien de la frivolité de son pirate des Caraïbes, possède tous les défauts des qualités qu'on admire chez les grands personnages. Or il inspire en même temps l'admiration, pour son opiniâtreté et son esprit iconoclaste. Un esprit que le roi (John Malkovich, qui a créé le personnage sur la scène londonienne) a tenté, en vain, de faire fleurir à la gloire du royaume; que son épouse et sa mère (Rosamund Pike et Francesca Annis) ont essayé, en vain, d'enfermer dans la domesticité; que sa maîtresse (émouvante Samantha Morton), une actrice dont il a été le Pygmalion, a voulu, en vain, fidéliser; que ses amis ont pensé, en vain, pouvoir cerner. Le premier long métrage de l'Anglais Laurence Dunmore trace le portrait d'un esthète indomptable, sadien un siècle avant Sade, «glamrock» 300 ans avant Bowie, dont la mort autant que l'œuvre (il a légué à la postérité quelques poèmes et pièces paillardes) constituent un affront (trop délicieux

peut-être) aux bonnes mœurs et à la dignité humaine.

Lesquelles valeurs, cela dit, n'étaient pas tant répandues à la cour de Charles II, si on en croit le portrait qu'en font Dunmore et le dramaturge Stephen Jeffreys, qui a adapté sa propre pièce — mélange d'art et de fornication dont les Anglo-Saxons sont si friands (cf. *Amadeus*, *Stage Beauty*, etc.).

Cela dit, Jeffreys a visiblement manqué de recul, et Dunmore, de vision. En effet, le scénario déclenche artificiellement une intrigue toutes les 30 minutes, résultant visiblement d'un copier-coller des actes de la pièce originale (qui en compte trois, sauf erreur). Or l'enchaînement indifférent des scènes, qui fusionne ces tableaux complémentaires (mais détachés dans leur forme originale), rend le film incohérent.

De plus, dans ce qui s'apparente à un long clin d'œil au *Barry Lyndon* de Kubrick, Dunmore a pris le parti d'éclairer tout son film à la chandelle. Beau pari, que le cinéaste relève, hélas, au prix de la cohérence et de la beauté. Ce qui nous vaut deux heures de virevoltes le-louchiennes sous candélabres, de clairs-obscurs en gros plans et de détours expressionnistes. Le tout ponctué par la musique désespérément datée de Michael Nyman (*The Piano*, *Prospero's Books*), lequel finit d'embaumer ce libertin mort avant de commencer, enterré dans nos mémoires avant que ne défilent ses dernières images.

Collaborateur du Devoir

Le monde entier dans mon quartier

LA CLASSE DE MADAME LISE

Réalisation et scénario: Sylvie Groulx. Image: Michel La Veaux. Montage: France Pilon. Musique: Robert M. Lepage. Québec, 2005, 89 min.

ANDRÉ LAVOIE

On pourrait croire qu'ils sont nés en Inde, au Pakistan, en Bolivie. Leur visage semble nous dire qu'ils viennent d'ailleurs, alors que la seule terre qu'ils connaissent est recouverte de neige six mois par année. Par contre, leurs parents comptent parmi ces nombreux déracinés installés à Parc-Extension, un quartier de la métropole aussi densément peuplé que désespérément pauvre. Ici, les classes débordent, grouillent de bambins qui s'expriment dans un français aux sonorités étonnantes. Pour gérer l'explosion démographique, on va même jusqu'à transformer une ancienne polyvalente en école primaire.

Au milieu de ce brouhaha, laboratoire de ce que sera le Québec de demain, règne Lise Coupal, reconnaissable avec sa cloche à la main, un chaleureux sourire aux lèvres et un immense réservoir de patience. C'est elle que Sylvie Groulx (*Chronique d'un temps flow*, *L'homme pressé prend son thé à la fourchette*) a choisie, ou plutôt adoptée, pour raconter, du premier jour de la rentrée aux adieux ensoleillés de fin d'année, 10 mois dans la vie d'une enseignante de première année primaire avec des élèves pas comme les autres.

En fait, Rafik, Rahat, Solace ou Adonay ressemblent surtout à des enfants de leur âge, certains doués, d'autres pour qui apprendre est laborieux, et tous pleins de vitalité. Cela se voit d'ailleurs dans leurs yeux émerveillés ou éberlués, selon ce que leur propose «madame Lise», pour qui ils affichent un respect qui, à ce chapitre, en étonnera

plusieurs... et en rendra bien d'autres nostalgiques. Mais au-delà du caractère grouillant d'une classe de première année, c'est le défi de l'intégration, de la gestion du choc des cultures, et des valeurs, qui se joue entre ces quatre murs.

Sylvie Groulx observe avec attention cette société des nations alors que de petits musulmans côtoient des bouddhistes et des catholiques, là où des yeux bridés et des peaux basanées n'ont rien d'exotique. Ces élèves participent à un fascinant brassage multiethnique sans pour autant se rendre compte des fossés qui bientôt, peut-être, vont les séparer. Pour le moment, peu importe leur religion ou leurs traits physiques, ils parlent tous français par nécessité, l'apprentissage à une vitesse fulgurante et se chamaillent pour des choses essentielles à cet âge: attirer l'attention de l'enseignante, bouder quand le jeu ne leur convient pas, etc.

Un cinéaste adopte une approche chronologique, celle du calendrier scolaire ponctué de sorties sportives, de veillées nocturnes dans l'école et de leçons parfois douloureusement

appries sur l'art de compter ou de formuler des phrases. Elle se permet aussi de rares échappées dans le quartier, montrant des parents incapables d'aider leurs enfants à faire leurs devoirs car ils ne comprennent pas la langue, ou dans les lieux de culte qu'ils fréquentent. Bien sûr, entre les rares confidences de l'enseignante — que l'on ne connaîtra que dans son lien avec ses élèves, et pas davantage —, ce sont surtout les élèves qui prennent la parole, s'exprimant avec spontanéité sur leur religion, ou leur avenir. Que certains feront bientôt à Toronto...

Les tenants des compétences transversales seront étonnés par les méthodes traditionnelles — mais combien efficaces... — adoptées par Lise Coupal. Mais au-delà de la pédagogie, le film nous présente une enseignante dévouée, un milieu de vie attachant, et surtout des jeunes que l'on ne peut réduire à l'étiquette d'enfants de la loi 101. Ils sont nos voisins d'aujourd'hui, et nos complices de demain.

Collaborateur du Devoir



SOURCE MICHEL LA VEAUX

Au-delà de la pédagogie, le film nous présente une enseignante dévouée, un milieu de vie attachant, et surtout des jeunes que l'on ne peut réduire à l'étiquette d'enfants de la loi 101.

Chasse et pêche en zone interdite

THE HILLS HAVE EYES
(LE VISAGE DE LA PEUR)

D'Alexandre Aja. Avec Aaron Stanford, Ted Levine, Kathleen Quinlan, Vinessa Shaw, Emily de Ravin, Dan Byrd. Scénario: Alexandre Aja, Gregory Levasseur, d'après un scénario de Wes Craven. Image: Maxime Alexandre. Musique: Tommandandy. États-Unis, 2006, 100 minutes.

MARTIN BILODEAU

Le culte voué à Wes Craven, partagé par une étroite frange de la cinéphilie et par une autre, beaucoup plus large, de la cinéphagie, m'a toujours laissé perplexe. De fait, j'ai du mal à décoder dans ses films les qualités de profondeur, de subversion et d'impertinence qu'on lui attribue généralement. Et si j'éprouve un certain plaisir à voir *Red Eye*, tous ses *Scream* et autres cauchemars franchisés me plongent dans un désarroi profond où, en mode survie comme la plupart des héros de ses films, je traverse l'épreuve comme d'autres un désert.

La métaphore est d'autant plus appropriée que *The Hills Have Eyes*, remake par le Français Alexandre Aja d'une série B cravienne datant de 1977, a pour unique décor le désert du Nouveau-Mexique.

Enfoncée dans le pays sur un chemin qu'elle croit être un raccourci, une famille dysfonctionnelle en voyage en caravane fait une sortie de route. Lequel incident constitue l'épreuve la plus douce de toutes celles qu'elle aura à subir. Car des humains prostrés dans les collines, rendus difformes par les essais nucléaires dont la région a autrefois été le théâtre, ont flairé le gibier et descendent à leur rencontre. Non sans tourner d'abord autour d'eux, ce qui nous donne amplement le temps de comprendre la dynamique familiale. Papa (Ted Levine), détective à la retraite, est selon toute vraisemblance une ordure glorifiée; maman (Kathleen Quinlan) semble pour sa part issue d'une sitcom des années 50, tout comme leurs trois enfants et le bébé de l'ainée. Seul le gendre (Aaron Stanford) jure dans le décor. Parce qu'il est juif, parce qu'il est intellectuel et, surtout, parce qu'il vote démocrate. Lorsque la moitié de la famille est tuée par les cannibales qui repartent avec le bébé, le jeune homme, que rien n'avait préparé à cette épreuve de chasse et pêche en zone interdite, prend son courage à deux mains et réclame son dû.

Ca vous paraît invraisemblable? Mieux vaut ne pas poser trop de questions, par crainte de voir le mince argument (vaguement anti-Bush, mais qui ne l'est pas?) se vider de sa sève, à l'image du sang qui coule comme rivières d'un bout à l'autre de ce joyeux «gore» domestiqué en studio. S'il ne fait preuve d'aucune véritable audace dans sa mise en scène, Alexandre Aja possède néanmoins deux atouts majeurs. D'abord, un sens du rythme très précis, qui lui permet de comprimer et de distendre à volonté le ressort dramatique. Ensuite, un sens aigu du théâtre, qui nous vaut des affrontements d'une folle hystérie entre les chasseurs et leurs proies, ainsi que des effets sonores à glacer le sang, amplifiés en Dolby.

Par ailleurs, la caméra nerveuse et le désert, d'une inquiétante beauté, finissent de sculpter un climat trouble qui nous enveloppe le corps. L'esprit, le bien en tout cas, est demeuré bien sagement assis dans la salle.

Collaborateur du Devoir

Hydro Québec présente Les Séries Pro Musica Hommage à Mozart 2005-2006

Série Émeraude
Lundi, 20 mars 2006, 19h30

André-Michel Schub,
piano

Cho-Liang Lin,
violon

les Sonates de Mozart:
K. 378, en si bémol majeur,
K. 306, en ré majeur,
K. 379, en sol majeur,
K. 526, en la majeur

Billets : 30\$, 25\$, 12\$ (étudiants)
(taxes et frais en sus)

en vente
à la Place des Arts :
842-2112

Renseignements :
Pro Musica, 845-0532
www.promusica.qc.ca

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842-2112 • 1 800 842-2112
www.pba.qc.ca • Admission Québec 514 761-1312

La Scena Musicale

JEUNESSES MUSICALES PRÉSENTENT

CONFÉRENCES SUR LES CASTRATS
AVEC FRANÇOIS FILIATRÀULT HISTOIRE SOCIALE ET MUSICALE

DERNIÈRE 12 MARS 14H
LE CHANGEMENT DE GOÛT ET LE DÉCLIN

LE TRIO DE GUITARES DE MONTRÉAL
LA 2^e ÉDITION DES
NUITS DE LA GUITARE DE MONTRÉAL
DU 30 MARS AU 2 AVRIL
www.nuitsguitare.ca

UNE SALLE DE CONCERTS À DÉCOUVRIR - RÉSERVEZ VOS PLACES!

MAISON DES JMC
305, AV. DU MONT-ROYAL EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2T 1P8
TÉLÉPHONE : 514 845-4108, poste 221 • info@jeunessemusicales.com
www.jeunessemusicales.com

Semaine de la musique
Concerts animés et théâtraux pour le jeune public

SAMEDI 11 MARS À 14H
Chapelle historique du Bon-Pasteur LE VILAIN PETIT CANARD
École Mont-Royal ANNABELLE CANTO
Maison de la culture Frontenac RYTHMO-SYNCHRO
Maison de la culture Plateau-Mont-Royal TOUS POUR UN ET UN POUR TOUS!

DIMANCHE 12 MARS À 15H
Maison de la culture Rosemont La Petite-Patrie LE MONDE MERVEILLEUX DU DIXIÈME

BANQUE LAURENTIENNE

Productions SuperMusique présente

FILATURE
DE JOANE HÉTU

UN THÉÂTRE SONORE EN 3 ACTES

L'ENSEMBLE SUPERMUSIQUE • 5 musiciens, 5 musiciennes
LES DANSEURS • Séverine Lombardo, Daniel Soulières
LES CONCEPTEURS • Guillaume Bloch, Bernard Gremon, Pierre Hébert, Louis Hudon

jeudi 16, vendredi 17, samedi 18 mars 2006 • 20h30
USINE • 1345, avenue Lalonde, Montréal
billetterie 3 réservations 514-521-4493 • 20\$, 12\$

www.supermusique.qc.ca

LE DEVOIR • 101.5 Radio-Québec • ekur • ici

Vienna Mozart Orchestra

VEZ ENTENDRE UN ORCHESTRE DE RENOMMÉE MONDIALE
POUR AUSSI PEU QUE 33 \$!

Extraits de :
Eine Kleine Nachtmusik, Symphonie Jupiter, Symphonie Haffner, Les noces des Figaro, La flûte enchantée.

Jeudi, 16 mars, 2006 • 20h00

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Directement de Vienne...
Musiciens en costumes d'époque!

Information : 1-800-545-7807
www.salutetovienna.com

Place des Arts : 514-842-2112
Admission : 514-790-1245
www.pdarts.com

Cinéma



Tommy Lee Jones dans *Trois enterrements*, dont il est aussi le réalisateur.

Deux vies et un mort sur les bras

THE THREE BURIALS OF MELQUIADES ESTRADA (V.F.: TROIS ENTERREMENTS)

Réalisation: Tommy Lee Jones. Scénario: Guillermo Arriaga. Avec Tommy Lee Jones, Barry Pepper, Julio Cesar Cedillo, Melissa Leo. Image: Chris Menges. Montage: Roberto Sivi. Musique: Marco Beltrami. États-Unis-France, 2005, 121 min.

ANDRÉ LAVOIE

Tommy Lee Jones serait flatté de savoir que son visage sévère, ravagé, affichant avec une certaine fierté arrogante le passage des années, ressemble à celui de Clint Eastwood. Et la comparaison est d'autant plus facile que Jones devient à son tour cinéaste tout en restant devant la caméra, se paie les services d'un brillant scénariste (le Mexicain Guillermo Arriaga) et s'approprie les codes du western pour dynamiser un genre dont on ne cesse de pleurer l'agonie.

Une fois de plus, le phénix renaît de ses cendres dans *The Three Burials of Melquiades Estrada*, permettant à Jones non seulement de se réinventer comme ac-

teur, trop souvent cantonné dans les rôles de brutes taciturnes, mais aussi de se donner une réelle crédibilité comme cinéaste. Et il vise juste, contrairement à l'un de ses personnages (et à Dick Cheney...), décrivant dans toute son aridité psychologique un Texas qui compose mal avec l'immigration mexicaine, coin de pays rongé aussi par la poussière de l'ennui. Et à cette approche sociologique se superpose une vision audacieuse de la mort, ou plutôt de ses rituels visant à apaiser la douleur de ceux qui survivent au départ des êtres chers.

Pete Perkins (Jones dans une interprétation récompensée à Cannes, tout comme Arriaga pour son scénario), propriétaire d'un ranch, est inconsolable. On a découvert le cadavre de son ami Melquiades Estrada (Julio Cesar Cedillo), un travailleur mexicain assassiné dont la dépouille est à peine camouflée sous un tas de pierres. Sa mort ne provoque aucun remous chez les autorités policières, ce qui force Perkins à mener sa propre enquête. Et il apprendra que le meurtrier a bel et bien été identifié: Mike Norton (stupéfiant Barry Pepper), un garde-frontière nouvellement installé dans la région avec son épouse, ne risque pas de perdre son bou-

lot pour cette bavure. Perkins va se charger d'imposer une peine sévère au coupable, forçant Norton à déterrer le cadavre d'Estrada pour le conduire, à cheval, de l'autre côté de la frontière, dans le village natal du défunt une traversée aux allures d'odyssée...

Avec sa fascinante habileté à bousculer la linéarité du récit pour révéler les zones ombrageuses de ses personnages, et sans jamais nous perdre, le scénariste Guillermo Arriaga (on lui doit *Amores perros* et *21 Grams*) dissèque l'existence de trois hommes que rien, ou si peu, ne semblait réunir, dans la complicité autant que dans le malheur. Et cette invitation (parfois macabre) au voyage charrie son lot d'événements bouleversants, de scènes absurdes (entre autres pour préserver le cadavre) mais aussi de révélations surprenantes sur les liens tissés entre ces personnages... et que parfois ils ignorent. Comme dans tout western, les femmes demeurent à l'arrière-plan, mais ici elles représentent bien davantage que le repos du guerrier. Elles révèlent

les travers, ou la fragilité, de ces cow-boys d'aujourd'hui, souffrant d'insécurité sur le plan sexuel, empêtrés dans leur machisme ou leur mutisme.

The Three Burials... propose aussi une lecture étonnante du thème de la vengeance, exposée, justement comme dans certains films d'Eastwood (*Unforgiven*, *Mystic River*), dans ses recoins les plus pervers. De la relation maître-esclave qu'établissent Perkins et Norton émerge une curieuse complicité, ponctuée de rencontres tout aussi troublantes sur le plan moral, dont celle avec un vieil aveugle solitaire. Et à une époque effrayée par la mort, le film magnifie plutôt l'importance du sacré pour en apprivoiser la peur, le mystère. Voilà un premier long métrage d'une maîtrise exceptionnelle, bouleversant sans mièvrerie, captivant sans sacrifier l'humanité des personnages: le baptême, en quelque sorte, d'un cinéaste que personne n'attendait. Et dont on ne pourra plus se passer.

Collaborateur du Devoir

Sortir de l'enfer

TSOTSI

Réalisation et scénario: Gavin Hood d'après le roman d'Atol Fugard. Avec Presley Chweneyagae, Zola, Terry Pheto, Kenneth Nkosi, Mothusi Magano, Zeno Ngqobe. Image: Lance Gewer. Musique: Paul Hepker, Mark Kilian, Vusi Mahlasela.

ODILE TREMBLAY

Le cinéma d'Afrique du Sud est une force montante, appelé à faire sa marque de plus en plus sur la scène internationale. L'Oscar de la meilleure œuvre en langue étrangère récolté par *Tsotsi*, de Gavin Hood, dimanche dernier, ouvre toute grande la porte de cette cinématographie, techniquement solide, en train d'atteindre une vraie maturité.

Tsotsi est un film de difficile rédemption sur une ornière tourmentée: un des bidonvilles en bordure de Johannesburg où toute une faune noire et pauvre vit de crimes et d'expédients. Le héros, Tsotsi, 19 ans (remarquable Presley Chweneyagae), trop blessé, vit sans mémoire en dirigeant ses gangsters à la petite semaine et en égarant au besoin d'innocents compatriotes. Comment la compassion et l'amour pourront poindre dans ce cœur sans pitié, tel est le parcours du film. Au centre du virage: un bébé découvert sur le siège arrière d'une auto volée, après agression armée contre sa riche maman.

Tsotsi nous plonge dans l'enfer de ces ghettos oubliés des dieux et des hommes, où même la police n'ose s'aventurer. Gavin Hood, sans aucune complaisance, expose l'extrême violence physique et psychologique de ces gangs de rue, où les petits caïds comme Tsotsi ont égaré leurs repères humains et agressent même leurs membres si ceux-ci s'aventurent de poser trop de questions. Mais l'arrivée du bébé dans sa vie (qu'il cache le plus possible) l'amène peu à peu à s'ouvrir, à comprendre, à ressentir une attirance pour une belle jeune mère (Terry Pheto) qu'il force à s'occuper du bébé.

Ce poupon est un écho de la

propre enfance du garçon qui remonte douloureusement à la surface, passé et présent en écho, jusqu'à déchirer le voile rouge de violence et de rage qui l'aveugle. L'histoire est une démarche vers l'état de conscience, un peu comme dans *L'Enfant* des frères Dardenne, mais en plus cru, plus noir, plus désespéré.

Tsotsi, conçu comme une tragédie, qui débouche pourtant sur une sorte de lumière, est porté par la pulsation de la musique kwaito, brutale et vitale incantation qui martèle l'action, parfois trop abondamment, et nous entraîne dans l'hypnose de ces destins sans issue. Les images sont puissantes, avec plusieurs scènes de nuit, mais aussi des moments ensoleillés chez la jeune femme du ghetto, où des mobiles de verre font bouger la lumière et où les gestes de la maternité créent la beauté et l'apaisement.

Le gouffre entre les classes sociales se retrouve également au centre du film avec cette riche famille noire, les parents du bébé kidnappé, précipités dans l'abîme de la psyché de Tsotsi qui brise leur vie mais aussi la transforme et l'humanise, à travers les cris muets de toutes les douleurs réunies.

Le Devoir



Tsotsi se passe dans un des bidonvilles en bordure de Johannesburg.

★★★★★ - Studio Magazine - Positif

« Partant d'un pitch hitchcockien, Jérôme Salle se livre à un exercice de mise en scène pure. » - Première

CHRISTAL FILMS PRÉSENTE

SOPHIE MARCEAU YVAN ATTAL

CHOISIR UN HOMME AU HASARD. LE SÉDUIRE. LE PIÉGER.

ANTHONY ZIMMER

UN FILM DE JÉRÔME SALLE

www.christalfilms.com

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN	STARCITE MONTREAL	CINEMA BOULEVARD	LABALLE PISCINE	MARCHÉ CENTRAL 18
MÉGA-PLEX QUÉBEC	PONT-VIAU 16	COMPLEX OLYMPIA	ST-BASTACHE	ST-BRUNO
BOUCHERVILLE	TERREBONNE 14	COMPLEX GATINEAU	SHERBROOKE	SHERBROOKE
LACHENAIE	FLÉUR DE LYS	VICTORVILLE	DRUMMONDVILLE	JOLLETTE
SHAWINIGAN	ELYSEE GRANBY	STE-ADELE	CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS	

FESTIVAL DE CANNES 2005
PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE
PRIX DU SCÉNARIO

«L'un des meilleurs films de l'année!»

Studio Magazine • Première • Positif • Rolling Stone • TéléCinObs
L'Humanité • Paris Match • Ouest France • Télérama • Le Parisien
Éle • Brazil • Score • Mad Movies

«Deux fois bravo!»

11^È FILM DE
TOMMY LEE JONES

TROIS ENTERREMENTS

THE THREE BURIALS OF MELQUIADES ESTRADA

ÉCRIT PAR
GUILLERMO ARRIAGA

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN	COMPLEX OLYMPIA	STARCITE MONTREAL	MÉGA-PLEX QUÉBEC
VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS	EX-CENTRIS	LE FORUM 22	CINÉMA DU PARC

GAGNANT AUX OSCARS

MEILLEUR ACTEUR - PHILIP SEYMOUR HOFFMAN

Philip Seymour Hoffman

capote

13^È SEMAINE À L'AFFICHE!

PARISIEN	LE FORUM 22
----------	-------------

VOYEZ LA BANDE-ANNONCE À WWW.CAPOTEFILM.COM

k - Films Amérique présente

de ma fenêtre, sans maison...

un film de Maryanne Zéhil

avec Louise Portal

Précédé du court-métrage québécois AU COEUR BRISÉ de Antoinette Karuna.

DÈS LE 17 MARS

CINÉMA Beaubien

«RÉFLEXION PROFONDE ET SALUTAIRE... un exercice de mise en scène remarquable.»

«UN SPECTACLE FASCINANT signé d'un des plus grands créateurs contemporains.»

LARS VON TRIER

MANDERLAY

MEILLEUR ACTEUR DE SOUTIEN

GEORGE CLOONEY

BONSOIR ET BONNE CHANCE

À L'AFFICHE MAINTENANT EN FRANÇAIS!

GAGNANT AUX OSCARS

MEILLEUR ACTEUR DE SOUTIEN

GEORGE CLOONEY

BONSOIR ET BONNE CHANCE

À L'AFFICHE MAINTENANT EN FRANÇAIS!